

UNIVERSITÉS DE
Bibliothèque de
documentaire
historique
contemporaine

J'ai vu...



Un officier allemand a crié :
A bas l'Empereur!...
A bas Tirpitz!...

C'est Hans von Tuebingen, le
commandant du sous-marin allemand
U-13, dont nous publions l'authentique
et dramatique journal de bord.

Fo P 47

J'ai vu.

CRESSOL

Dentifrice Végétal

au Cochléaria des Pyrénées (cresson de montagne)

Le CRESSOL, DENTIFRICE VÉGÉTAL, est le résultat de la macération et de la distillation du COCHLÉARIA (cresson de montagne), de l'ARNICA et d'autres plantes médicinales et aromatiques des Pyrénées.

Le CRESSOL diffère totalement des nombreux dentifrices composés uniquement d'essences ou d'acide phénique, salol ou autres produits chimiques caustiques, qui attaquent l'émail des dents et irritent les gencives (*Lyon Médical*, 1906).

Connu depuis longtemps dans une clientèle de dentistes, le CRESSOL ne doit son succès d'aujourd'hui qu'à l'excellence continue des résultats obtenus. Il a fait sa propre réclame.

Aucun produit ne donnera à votre haleine un parfum plus délicieux que le CRESSOL.

Le CRESSOL est présenté sous quatre formes

ÉLIXIR

L'emploi du CRESSOL sous forme liquide assure la propreté complète de toute la bouche et de la gorge.

INSTRUCTIONS

POUR LA TOILETTE RATIONNELLE DE LA BOUCHE

Tremper une brosse à dents un peu dure dans un verre d'eau additionnée de quelques gouttes de CRESSOL.

Se brosser légèrement les dents, horizontalement d'abord, pour nettoyer les collets des dents; verticalement ensuite pour enlever les dépôts d'aliments logés dans les espaces interdentaires; puis sur leur face antérieure.

Pour bien terminer la toilette rationnelle de la bouche, se rincer et se gargariser avec le reste du verre.

POUDRE, PÂTE ET SAVON

Ces produits, employés avec le CRESSOL liquide, permettent d'assurer le nettoyage mécanique parfait des dents.

MODE D'EMPLOI

POUDRE, PÂTE et SAVON (en boîte). — Tremper la brosse humectée d'eau aromatisée d'Elixir et prendre la quantité nécessaire en ayant soin d'éviter de mouiller le restant.

PÂTE EN TUBES (à clef). — La pâte sort à plat sur la brosse, méthode très économique et commode en voyage.

Au fur et à mesure de l'emploi, serrer le fond du tube avec la clef.

Seuls Fabricants : Compagnie du CRESSOL. — BORDEAUX, PARIS, LONDRES

Laboratoires : 33-35, rue d'Aviau, à BORDEAUX (France)



GRAND PRIX — Exposition Internationale de Barcelone, 1912 — GRAND PRIX

FORCES INCONNUES

Avec la RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 88. GRATIS.

COLLECTION COMPLÈTE DE

La *Guerre Aérienne* illustrée

deux magnifiques volumes grand in-4°, reliure de bibliothèque, percaline bleue, fers spéciaux, inscriptions or.

Tome I. (Novembre 1916 - Mai 1917.)

384 pages, 24 hors texte en héliogravure, 650 illustrations.

Le volume (franco) ... Net 18 fr.

Tome II. (Mai 1917 - Novembre 1917.)

448 pages, 28 hors texte en héliogravure, 750 illustrations.

Le volume (franco) ... Net 20 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, Paris.

PEU D'ADULTES Y ÉCHAPPENT COMPLÈTEMENT

A notre époque d'écart de régime, de vie sédentaire, peu d'adultes échappent complètement aux hémorroïdes, à l'eczéma ou autres affections prurigineuses de la peau.

Les hémorroïdes peuvent, au début, ne causer que la gêne, mais si on ne les soigne pas immédiatement, elles entraînent de l'inflammation, des pertes de sang, peuvent s'ulcérer et deviennent une source d'affaiblissement et d'ennuis sans fin.

L'eczéma, l'herpès, le zona, le psoriasis, les démangeaisons et autres maladies de la peau sont presque aussi insupportables que les hémorroïdes. Leurs causes sont nombreuses. Les plus fréquentes sont une nourriture trop échauffante, la constipation, le surmenage physique ou intellectuel.

Traitement. — Le traitement des hémorroïdes, de l'eczéma et des autres maladies de la peau demande beaucoup de patience et de persévérance. La première condition est que les intestins fonctionnent régulièrement, résultat que l'on obtient à l'aide d'un laxatif léger : une guérison définitive est en effet impossible tant qu'il existe de la constipation. Le malade devra suivre strictement un régime alimentaire simple, sain, se reposer et dormir le plus possible. L'inflammation, l'irritation produites par une affection de la peau disparaissent rapidement grâce à l'emploi de l'Onguent Foster. Il a une action adoucissante et cicatrisante sur la peau malade. C'est un excellent antiseptique. On peut l'employer sans crainte ; il ne se dessèche pas et ne disparaît pas trop vite. Il a radicalement guéri bien des cas d'eczéma rebelles depuis de longues années et préservé des milliers de personnes de l'opération des hémorroïdes. Il est également efficace contre le psoriasis, l'herpès, le zona, l'acné (points noirs), les boutons, les engelures et toutes les démangeaisons de la peau.

L'Onguent Foster est vendu 3 fr. 50 la boîte, plus 0 fr. 40 d'impôt par boîte, chez tous les pharmaciens, ou franco par la poste. H. Binac, pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris.

J'ai vu...

PUBLICATION BI-MENSUELLE (le 1^{er} et le 15).

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. : Bergère 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris, 1918.)



AUX OBSEQUES DE DEUX INFIRMIERES ASSASSINEES PAR LES GOTHAS DANS LA NUIT DU 11 AU 12 MARS A PARIS, TANDIS QU'ELLES SOIGNAIENT NOS BLESSES DE GUERRE



APRÈS QUELQUES AIRS POPULAIRES, MINNA NOUS A FAIT ENTENDRE, PARCE QUE JE L'EN PRAIS, LA SONATE « AU CLAIR DE LUNE » DE BEETHOVE

LE JOURNAL DE HANS VON TUEBINGEN

COMMANDANT DU SOUS-MARIN ALLEMAND U-13

Nous devons la publication de ces pages à la confraternelle bienveillance du *New-York Herald*, le grand journal américain qui est toujours demeuré, de l'autre côté de l'Atlantique, le meilleur avocat de l'Entente.

C'est le document le plus passionnant que l'on puisse lire : amour, roman, drame, tragédie, on trouve tout cela dans ces notes prodigieusement émouvantes. On dirait un récit inventé par la puissante imagination de l'auteur des *Misérables* et des *Travailleurs de la Mer*.

Combien y a-t-il de commandants de sous-marins allemands semblables à *Hans von Tuebingen* qui se raconte dans les quelques feuillets de ce

journal intime ? Nul ne saurait le dire. Peu, certainement, point, peut-être.

Son décès, un suicide, a été relaté par les journaux, il y a quelques temps déjà. Le hasard avait voulu qu'il tuât sa fiancée et le frère de celle-ci. Désespéré, il mit fin à ses jours après avoir maudit son Empereur et le grand maître des torpillages, Von Tirpitz.

Un de ses matelots, ayant découvert dans ses papiers, son journal de bord, le fit remettre à un de ses amis de Copenhague. Et c'est ainsi qu'il a été livré à la publicité.

« 5 mars 1914.

« Rien ne m'a causé de joie aussi vive depuis mon arrivée à Stockholm que la rencontre inopinée, au Kœliaren-Opéra, où je prenais le café, de mon ancien condisciple du gymnase, Sven Larsen. Il m'a emmené chez lui et m'a présenté à son père, Lars Larsen, à sa mère et à sa sœur qui porte, je crois, le prénom très doux de Minna. Ce sont des gens délicieux. Le père, vieux loup de mer, a de l'esprit et du meilleur. La sœur est très jolie : elle évoque en moi le souvenir d'une certaine « Marguerite » dont la beauté m'avait troublé lors d'une représentation de *Faust* à laquelle j'assistais.

« Sven a beaucoup étudié depuis que nous

avons quitté les bancs du collège. Renseigné sur les questions les plus variées, il les traite avec compétence et autorité. La beauté, tel a été le thème de notre conversation : il nous fut sans doute inspiré par les charmes de la jolie Minna. Son frère m'a dit qu'elle était bonne musicienne, aussi l'ai-je priée de nous jouer un peu de piano.

« Elle n'est point minaudière et s'est exécutée de bonne grâce après avoir, en échange de sa complaisance, réclamé mon indulgence pour le cas où son jeu me paraîtrait défectueux. Après quelques airs populaires, elle nous a fait entendre, parce que je l'en priais, la plus grande partie de la sonate *Au Clair de Lune* de Beethoven.

« C'est mon morceau favori ! Chaque fois qu'il m'est donné d'entendre cette divine

rêverie, j'ai l'impression que l'univers entier défile devant mes yeux éblouis. Beethoven n'a rien exprimé de précis et pourtant il évoque en moi la vision d'un monde merveilleux, avec tous les frémissements, toutes les émotions, toutes les passions qui agitent le cœur de l'homme. Minna joue à la perfection. Elle m'a ensorcelé. Je suis ravi ».

« 5 avril 1914.

« Peut-on concevoir plus grand bonheur que le mien ? Minna m'aime ! Elle me l'a dit aujourd'hui.

« Depuis trois semaines j'étais totalement incapable de voir clair dans mon cœur, d'analyser mes impressions et de consigner

J'ai vu

quoi que ce soit sur mon journal. Lorsque j'étais devant moi ses pages blanches, mon esprit s'envolait ailleurs, trop loin, pour qu'il me fût possible d'écrire un mot. L'incertitude où j'étais des sentiments de Minna à mon égard me donnait littéralement la fièvre.

« Fou que j'étais de n'avoir pas compris que ses yeux me témoignaient plus d'amour que je n'osais en attendre ! Insensé qui, lorsqu'elle me témoignait tant de bienveillante attention et prenait tant d'intérêt à ma vie, à mes projets et à tout ce que je disais, n'avait point repris courage depuis longtemps ! Sot que j'étais de ne point lui avoir demandé d'être ma femme !

« Minna, ma compagne ! Seigneur, me réservez-vous une telle joie ! Mon Dieu, suis-je digne de ce don si précieux : le cœur de Minna ! »

« 20 juillet 1914.

« J'ai interrompu mon travail pour aller voir ce que criaient les marchands de journaux à cette heure tardive. Leurs éditions spéciales annoncent que la guerre est imminente. On veut faire croire au public que le différend austro-serbe va mettre le feu à l'Europe tout entière. Quelle folie ! Une guerre européenne ne durerait pas huit jours sans que toutes les nations soient minées et fassent banqueroute. J'ai sommé et je vais me mettre au lit, l'âme tranquille, sans crainte de voir se réaliser pareille abomination.

« Pourtant ! Si c'était la guerre ! Eh ! bien, j'appartiens aux équipages de réserve de la flotte et mon trop court séjour à bord des sous-marins n'aura pas été inutile. Nous avons causé cet après-midi, Sven et moi, des sous-marins. Lui aussi connaît la question. Ils leur attribue un rôle prépondérant dans le prochain conflit, si conflit il y a. Nous sommes parfaitement d'accord sur les deux termes de cette très hypothétique proposition.

« 31 juillet 1914.

« L'impossible d'hier est une réalité aujourd'hui. La guerre est déclarée, virtuellement du moins. Je pars tantôt pour Kiel.

« Rien, semble-t-il, ne peut échapper aux yeux d'Argus de nos gouvernants. Car pourquoi m'ordonneraient-ils de rejoindre à Kiel s'ils ignoraient que j'ai une préférence marquée pour le service à bord des sous-marins ? En tout état de cause, mon plus ferme espoir, si la guerre a lieu, est de m'embarquer à bord d'un de nos vaillants U.

« Les parents de Minna — que Dieu les entende, — pensent et disent que la guerre ne peut durer plus de huit jours, deux semaines tout au plus. Ils m'ont fait entendre que, dès qu'elle sera finie et que

je serai de retour, mon mariage sera célébré.

« Sven ne partage pas leur optimisme. Il prétend que les hostilités dureront longtemps, que les rivalités économiques qui en sont la cause réclameront une remise au point complète des profits et des pertes et que tout cela ne pourra se faire en moins de six mois à un an.

« Notre excellent ami Fritz Launig, mon camarade d'atelier à l'Académie des Beaux-Arts de Munich, est plus pessimiste encore. Pour lui, les conséquences de la guerre seront d'une portée incalculable.

« — Sven, dit-il, n'envisage qu'un tout petit côté de la question.

« A mesure que les nations engagées dans le conflit se rendront compte de leurs propres intérêts économiques, toutes les passions diaboliques qui sont sorties de la boîte de Pandore feront entendre leurs suggestions à nos gouvernants. Il n'y aura alors plus de paix possible pour le monde avant de longues années. »

« 30 septembre 1914.

« C'est la seconde fois, depuis que je suis à bord de l'U-13, que je reviens à Kiel me ravitailler en vivres et en combustible, et je

n'ai pas encore reçu de lettre de Minna ! Celle que je lui ai envoyée s'est peut-être égarée ? Quoi qu'il en soit, elle savait qu'elle pouvait m'écrire à Kiel, mon dépôt, et que de là ses missives me parviendraient sûrement. Il n'est pas possible qu'elle m'ait si vite banni de son cœur. Elle est trop loyale, d'âme trop haute et trop magnanime pour accorder à un autre son affection parce que je suis loin d'elle. Hélas ! Qui sait ? Oh ! mon Dieu, que ce doute m'afflige et me torture !

« Le 24 août nous avons coulé un navire de guerre britannique. Il était d'un fort tonnage. Sur cent hommes d'équipage, vingt-deux ont péri. Un caprice du flot ayant jeté contre notre petit navire une poutre à laquelle un garçon de cabine était accroché, nous recueillîmes celui-ci. C'était un gamin d'une douzaine d'années. Il me dit que son père et ses trois frères faisaient partie du corps expéditionnaire britannique en France.

« — J'étais le seul homme qui fût resté dans la famille, ajouta-t-il.

« Le seul homme ! Pauvre enfant !

« Je lui demandai s'il n'avait pas de chagrin d'avoir quitté sa pauvre mère. Il ne s'attendait probablement pas à une telle question, car dès qu'elle lui fût posée, il fondit en larmes et avoua qu'il avait un vif désir de retourner la voir. Il ajouta qu'il était parti sans se demander si son absence causerait ou non de la peine et des difficultés à sa maman et à ses sœurs.

« — Que voulez-vous, Monsieur, je tenais absolument à être matelot.

« — Et si je vous renvoyais chez vous, prendriez-vous l'engagement d'honneur de ne plus rien faire qui puisse chagriner votre mère ?

« — Oui, Monsieur, répliqua l'enfant, je promets tout, sauf...

« Et il hésita à achever sa phrase.

« — Sauf ? insistais-je.

« — Sauf..., sauf tout ce qui pourrait m'empêcher de me battre contre ces damnés Allemands ! Cette réplique m'amusa beaucoup et je me mis à rire de bon cœur. Pourtant, après réflexion, je dois avouer qu'il me fut pénible de constater que notre nom, notre réputation avaient subi déjà une telle éclipse que les enfants eux-mêmes en étaient arrivés à nous haïr et à nous maudire. Chez ce petit, sans doute, paroles et pensées étaient les reflets des sentiments qu'il avait souvent entendus exprimer par les marins de son navire.

« Le même après-midi j'accostai un bateau marchand battant pavillon norvégien et je lui confiai mon jeune naufragé. Le capitaine me promit de le débarquer en Angleterre.

« Je le ferai d'autant plus volontiers, me dit-il, que je me rends à Londres.



UN CAPRICE DU FLOT AYANT JETÉ CONTRE NOTRE PETIT NAVIRE UNE POUTRE À LAQUELLE UN PETIT GARÇON ÉTAIT ACCROCHÉ...

« En rentrant à mon bord, je ne pus m'empêcher de me demander si mon protégé épargnerait en moi un de ces « maudits Allemands », au cas où il m'advierait de tomber entre ses mains.

« Je viens d'être avisé que je vais prendre le commandement d'un sous-marin de plus fort tonnage et d'un plus grand rayon d'action. On est plutôt à l'étroit à bord de l'U-13. Je ne regretterai pas le changement. »

« 15 octobre 1914.

« Les trois jours qui viennent de s'écouler comptent parmi les plus mémorables de mon existence. Non seulement l'U-34 est plus vaste et plus confortable que l'étroit boyau que je viens de quitter, mais l'équipage me semble moins brutal que celui de l'U-13. Enfin, pour tout dire, j'ai le bonheur d'avoir pour second mon cher Fritz Launig.

« C'est extraordinaire comme la destinée s'amuse de nous ! Quand j'avais quitté Stockholm, en juillet dernier, Fritz n'avait pas encore reçu son ordre d'appel sous les drapeaux.

« Le recevrai-je ? je l'ignore, me dit-il. Il dénonçait la guerre comme « un retour à la sauvagerie, destiné à miner de fond en comble l'édifice laborieusement construit de la culture, l'unique fleur de civilisation bourgeonnant sur le vieil arbre humain. »

« Les doctrines pacifistes n'avaient pas de plus zélés défenseur que lui.

« Lorsque je lui demandai s'il avait changé d'opinion, il me répondit, franchement, naïvement :

— Mes idées n'ont pas changé. Je pense toujours que la guerre est une folie, un crime. Mais une hirondelle fait-elle le printemps ? Un homme peut-il crier si haut sa conviction, ses certitudes, qu'il puisse être entendu et compris du monde entier ? Je sens que je ne suis qu'un des millions de rouages de l'immense machine qui s'appelle le Vaterland. Il est plus qu'inutile, il est criminel et dangereux le rouage qui ne veut pas jouer son rôle quand le reste de la machine est en mouvement. Et c'est pourquoi je suis ici, sous tes ordres. »

« Le 13 octobre fut un jour chargé. J'avais mission de transporter en Angleterre un message de la plus haute importance. Ce message était chiffré ; mais si j'ignorais le contenu exact, je savais pourtant qu'il y était question d'une menace de blocus de la Grande-Bretagne. Les ordres qu'on m'avait transmis étaient précis. Je devais remettre la lettre au capitaine d'un vapeur suédois qui, j'en avais été informé, croiserait à environ dix milles de Yarmouth. Sans nul doute, celui-ci avait reçu des instructions à cet égard.

« Comme la lettre devait être remise au capitaine le 13 octobre, à huit heures du soir, et qu'il ne m'en restait que cinq pour mener ma tâche à bien, mon navire avait à donner la mesure de sa rapidité et c'est ce qu'il fit à ma grande satisfaction.

« Je garderai en ma mémoire un souvenir ineffaçable des cinq derniers milles du parcours. Un patrouilleur britannique nous ayant aperçus, tira sur nous. Il visait probablement notre kiosque, mais ses projectiles tombèrent tous à la mer, à trente mètres environ de l'endroit où nous nous trouvions. Nous plongeâmes lentement puis nous ripostâmes à ses coups en lui envoyant une torpille. Bien dirigée, elle s'en fut droit au but. Elle toucha l'ennemi par le travers et en plein milieu. Les effets de l'explosion durent être terrifiants, car le navire sombra en quelques secondes. De tout l'équipage,

pas de temps à perdre et j'abandonnai les malheureux à leur tragique destin.

« L'E-3 est le premier sous-marin anglais dont nous ayons pu enregistrer la défaite ! J'étais tantôt dans le kiosque, un peu après notre repas de midi. J'y expérimentai un nouveau disque magnétique pour le périscope, quand une tache apparut sur ce disque et se mit à se mouvoir dans la direction de l'Est. Je reconnus bientôt qu'elle n'était pas autre chose que le périscope d'un sous-marin. Je consultai aussitôt ma carte et les instructions qui m'avaient été données. Aucun submersible allemand ne devait se trouver dans notre voisinage à cette date. Le périscope que je venais de découvrir était donc, à n'en pas douter, celui d'un ennemi. Ma résolution fut bientôt prise. Je réglai ma route de telle sorte que mon tube lance-torpilles de tribord se trouvât faire un angle droit avec l'anglais lorsqu'il passerait devant nous.

« Les torpilles étaient en place. J'en armai une dans le tube de tribord, et, à la minute que j'avais calculée être celle où le submersible ennemi passerait à quelques centaines de mètres, je pressai le bouton de contrôle et j'envoyai l'engin accomplir sa mission de mort.

« La tache disparut du disque. Et, à l'instant précis de sa disparition, nous entendîmes un grondement sourd tandis que notre propre navire se mettait à vibrer. Nous émergeâmes alors à la surface. L'eau était fortement agitée mais du sous-marin ennemi, il ne restait pas la moindre trace. Six ou sept cents mètres plus loin, nous vîmes quelque chose qui flottait, secoué par les vagues. Je pris mes jumelles ; elles me permirent de voir un spectacle atroce. L'objet qui surnageait n'était autre que le corps affreusement mutilé d'un matelot. Il était encore vivant, mais n'avait plus conscience de rien. Dès que nous fûmes à portée, je le fis recueillir à notre bord. Kaempfer, notre médecin, lui administra des anesthésiques.

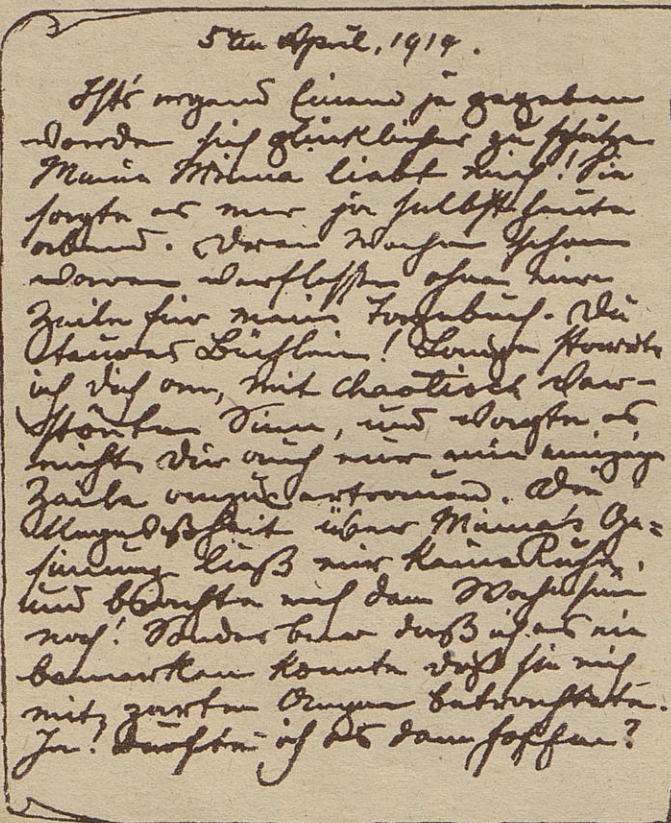
— Il ne survivra pas, nous dit-il. Il n'en a plus que pour quelques heures ; tout ce que je puis faire c'est d'adoucir ses souffrances et

de le tenir privé de connaissance jusqu'à son dernier soupir. »

« Le malheureux rendit l'âme moins d'une demi-heure après.

« Il portait au cou, attaché par un lacet de cuir, un petit sac imperméable où se trouvait son livret d'identité. Voici les indications que nous y relevâmes : « Edouard Feuton, trente-six ans, né à... Londres, huileur à bord du vaisseau de la flotte royale, l'E-3. »

(A suivre.)



FAC-SIMILÉ D'UN FEUILLET DU JOURNAL INTIME DE HANS VON TUEBINGEN. IL PORTE LA DATE DU 5 AVRIL. NOUS EN AVONS DONNÉ PLUS HAUT LA TRADUCTION : « PEUT-ON CONCEVOIR PLUS GRAND BONHEUR QUE LE MIEN ? MINNA M'AIME... »

une demi-douzaine d'hommes seulement, me sembla-t-il, avaient survécu. Nous avions, sans doute, envoyé notre torpille dans la soute aux munitions, car il serait inexplicable autrement que le projectile eût suffi, à lui seul, à provoquer un pareil désastre. Une barque de sauvetage s'était détachée des bossoirs lorsque le patrouilleur s'était abîmé dans les flots. Elle voguait au gré des lames, à une certaine distance des naufragés qui faisaient d'énergiques efforts pour la rejoindre. Il ne me parut pas sage, en l'occurrence, de m'attarder ; je n'avais



SOLDATS DE L'ARMÉE SERBE RÉORGANISÉE QUI SE BATTENT HÉROÏQUEMENT SUR LE FRONT BULGARE

J'ai vu.

LE "PREMIER" FRANÇAIS SUR LE FRONT AMÉRICAIN



Le général Debeney remet la croix de guerre

à un soldat américain.



Le général Ballard présente ses officiers.

M. Clemenceau, les généraux Debeney et Passaga dans Beaumont.

M. Clemenceau examine un masque contre les gaz.



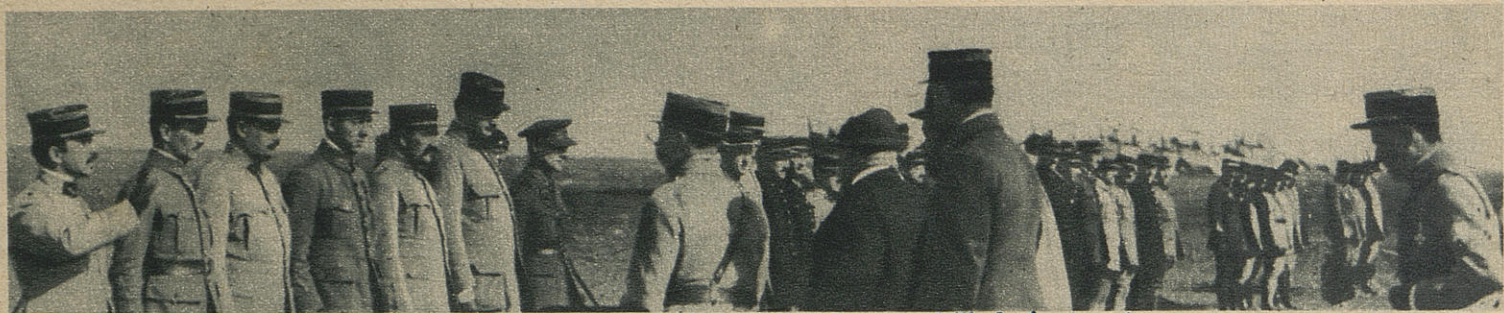
Le général américain Bullard prononce une allocution.

Les derniers communiqués officiels l'ont annoncé : M. Clemenceau s'est rendu sur la partie du front tenue par les troupes américaines. Notre premier ministre s'est fait présenter par le général américain Bullard les officiers qui avaient pris part aux dernières opérations et les a chaudement félicités. Le général Debeney, qui accompagnait le président du Conseil, a remis plusieurs croix de guerre à des soldats

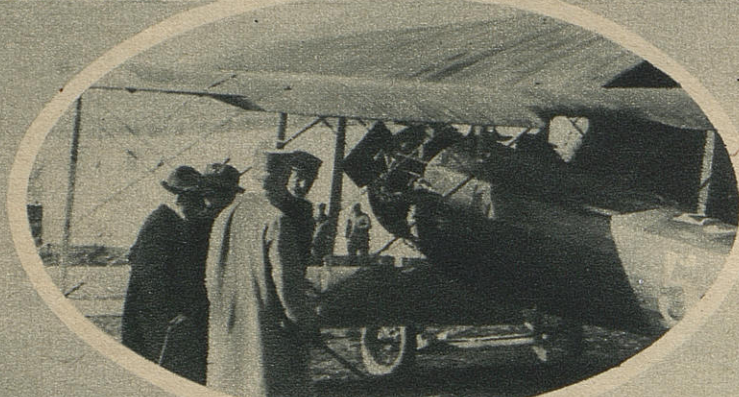
américains qui s'étaient particulièrement distingués. Dans ce secteur, l'ennemi sait qu'il a désormais en face de lui des soldats qui, de même que les nôtres, se battent pour une cause sacrée : la liberté des peuples, et que les pires conséquences de l'inqualifiable défection du front oriental ne sauraient désormais compenser pour lui les effets de l'entrée en ligne des armées de la grande République américaine.

J'ai vu.

M. CLEMENCEAU REND VISITE A NOS AVIATEURS



M. Clemenceau passe en revue les aviateurs d'une escadrille du front nord.



Devant un appareil de chasse.



M. Clemenceau, le généralissime Pétain et le général Mordacq.



M. Clemenceau, M. Dumesnil et le général Pétain regardant un départ.



Une visite aux hangars d'un groupe d'aviation.

Tout dernièrement, le président du Conseil, accompagné de M. J. L. Dumesnil, sous-secrétaire d'État à l'Aviation, a rendu visite aux groupes d'aviation dont l'activité avait été mentionnée dans les derniers communiqués. Rejoint par le général Pétain, M. Clemenceau a

félicité lui-même ceux de nos aviateurs qui, pour venger les Parisiens avaient été dans les nuits mêmes des deux derniers raids sur Paris, bombarder les repaires des Gothas, provoquant ainsi chez l'ennemi de nombreux accidents au retour des tueurs de femmes et d'enfants.

LA SACCHARINE

EST-ELLE UN POISON ?

Au café, au restaurant, sur la table familial la saccharine a remplacé le sucre. Quel est ce produit fabriqué de toutes pièces par les chimistes et dont la réputation fut, au début surtout, détestable? Vaut-il

Nous ne connaissions pas la saccharine avant la guerre. Nos chimistes savaient la préparer, mais aucune industrie française n'avait jugé à propos de se consacrer à sa fabrication; le peu qui se consommait chez nous venait d'Allemagne et allait uniquement chez les diabétiques. La circulation du produit était d'ailleurs très soigneusement contrôlée par l'Etat et les pharmaciens n'en délivraient que sur le vu d'ordonnances médicales. De là à croire, lorsque l'an dernier la vente en fut autorisée, que la saccharine est un poison, il n'y avait qu'un pas: il fut vite franchi. L'erreur, colportée de ménage en ménage, prit la force d'un préjugé contre lequel il est devenu très difficile de lutter.

Cependant nos amis les Anglais et les Américains n'ont jamais ni interdit ni surveillé la vente de la saccharine qui a toujours voyagé chez eux avec la plus grande liberté. On l'utilise couramment dans la fabrication des boissons sucrées, comme la limonade, dans celle des jus de fruits, des compotes et même dans la pâtisserie.

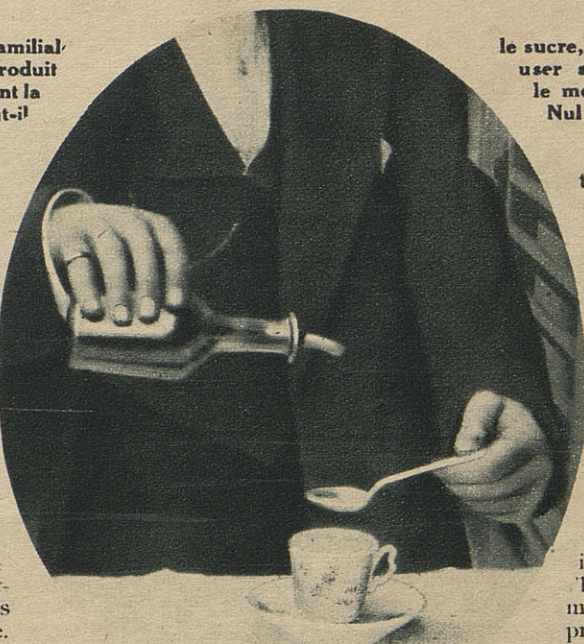
POURQUOI NOUS EN SOMMES VENUS A LA SACCHARINE. — LE SUPPLICE DU SUCRE.

Chez nous la loi punissait sévèrement tout industriel faisant usage de la saccharine, non parce qu'elle est une substance nocive, mais parce qu'elle concurrençait le sucre, portant ainsi atteinte aux intérêts de la culture de la betterave et à ceux des raffineurs. Les lois élaborées contre elle n'étaient, en réalité, que des lois protectrices de notre agriculture et de notre industrie, lois excellentes puisque le nord de la France était redevable à la betterave d'une partie de sa richesse.

L'invasion allemande nous a privé, depuis 1914, de presque tous les territoires occupés par la culture de la betterave; nos usines ont été détruites et les quelques lambeaux cultivables qui nous restent sont malheureusement très insuffisants pour nous assurer une consommation même réduite de sucre. D'autre part, le trafic énorme d'hommes et de matériel de guerre auquel se livrent les Etats-Unis, ne permet de distraire, en faveur de l'importation du sucre exotique, qu'une très faible partie du tonnage formidable qui aborde dans nos ports. Force a été à l'Etat de lâcher la bride à la saccharine.

Nous n'étions pas préparés à cette fabrication; il a donc fallu improviser des usines, construire du matériel en quantité suffisante pour assurer à chacun l'usage de la substance sucrée qui nous paraît inséparable de l'existence. Malgré la guerre, l'organisation s'est faite très vite et actuellement une seule de nos usines, la plus importante, il est vrai, produit chaque jour 500 kilogrammes de saccharine: elle s'efforce, par l'introduction de procédés mécaniques dans ses ateliers, d'atteindre un rendement de 1 000 kilogrammes, quantité nécessaire, paraît-il, à la consommation totale de la France. Si la saccharine était un poison!...

Elle n'est pas un poison et cependant les ouvrières employées à sa fabrication n'ont pu résister à ses poussières. Toutes, après quinze jours de présence dans les ateliers, étaient tellement imprégnées de saccharine que les aliments les plus épicés leur paraissaient sucrés! C'est que, dans l'atmosphère de ces laboratoires, flottent constamment d'imperceptibles cristaux du produit qui s'introduisent partout, que l'on respire et qui tapissent toutes les muqueuses. C'était le supplice du sucre: personne n'y résistait! On dut, bon gré mal gré, remplacer la main-d'œuvre féminine par des machi-



La nouvelle manière de « sucrer » son café à la saccharine avec le compte-goutte.

nes qui, actuellement, effectuent toutes les opérations, même le paquetage des tablettes dans les tubes que tout le monde connaît. Les ouvrières n'interviennent plus que pour coller la bande de garantie sur ces tubes.

LES REPROCHES QUE L'ON FAIT AU NOUVEAU PRODUIT. — USEZ MAIS N'ABUSEZ PAS.

Il paraît à peu près admis partout que la saccharine n'est pas nocive, mais bien des personnes hésitent encore à la revêtir d'une belle robe d'innocence, à lui accorder une confiance absolue. D'abord, nous dit-on, elle a un goût amer, ensuite elle provoque la dyspepsie, elle cause des troubles digestifs, etc. Quelques docteurs l'auraient même accusée — bien légèrement à notre avis, — de favoriser le cancer chez les personnes prédisposées. En fallait-il plus pour la prohiber de toutes les tables et nous obliger à prendre notre café « nature »! Mettons les choses au point.

La saccharine ne laisse un peu d'amertume que si l'on exagère les doses.

Les instructions de la bande de garantie sont cependant bien claires. Le demi-litre de liquide obtenu par la dissolution de trois tablettes permet de considérer une cuillerée à café de ce liquide comme équivalant à un morceau de sucre. Deux petites cuillerées sont largement suffisantes pour sucrer une tasse. N'oublions pas que la saccharine n'est pas du sucre; le café ne sera pas mieux sucré si l'on ajoute une cuillerée supplémentaire: il sera

le sucre, et peut-on, sans inconvénient pour la santé, en user sans scrupule? C'est à ces questions que tout le monde se pose que répond l'article ci-dessous. Nul n'en contestera, l'opportunité?

trop « sacchariné » et révélera un goût amer.

Le mieux est de se contenter de verser une seule cuillerée dans une tasse de café ou de thé. Cette quantité est tout à fait suffisante pour édulcorer le liquide.

A si petite dose il n'y a rien, absolument rien à craindre ni pour les reins, ni pour l'estomac, ni pour l'intestin. Le produit traverse l'organisme sans y laisser la moindre parcelle de lui-même; il est évacué intégralement.

Lorsque, le 29 janvier 1917, le conseil supérieur de l'hygiène publique fut appelé par le ministre du Ravitaillement à étudier la réglementation de l'emploi de la saccharine, il reconnut que l'on peut, « sans inconvénient sérieux au point de vue de l'hygiène, tolérer l'emploi de la saccharine, mais à la double condition que cela soit à titre provisoire et seulement dans la préparation des boissons et denrées où le sucre n'intervient pas essentiellement par sa valeur alimentaire.

Car la saccharine n'est pas un aliment; elle peut figurer sans inconvénient dans la préparation des liqueurs, des vins de liqueurs, des limonades, des cidres, des poirés, des vins mousseux, des eaux-de-vie, mais elle demeure interdite dans la confection des confitures, gelées, marmelades, compotes, etc. On voit que la liberté accordée chez nous à la saccharine est encore moins grande que celle dont elle jouissait aux Etats-Unis avant la guerre. Sans aucun doute le législateur tient à l'emprisonner encore dans un filet dont il suffira de serrer les mailles lorsque la victoire nous aura rendu la libre culture de la betterave.

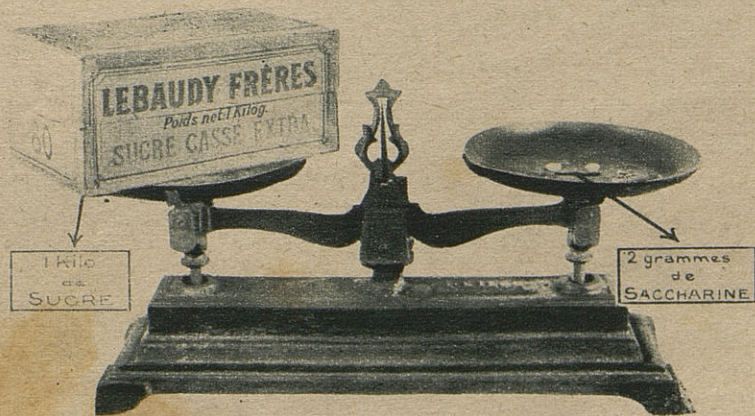
Dans tous les cas le conseil d'hygiène a agi sagement en recommandant de proscrire l'usage de la saccharine aux enfants, aux vieillards et aux malades. Il nous paraît même étonnant que l'on n'ait pas songé à les favoriser dans l'attribution qui a été faite de la carte de sucre. Le sucre est un excellent aliment, le meilleur même pour les jeunes organismes et pour ceux que le travail a usés; c'est à eux que nous devons réserver la bonne part de notre production sucrière.

QUELLE EST LA CONSTITUTION DE LA SACCHARINE? — SON POUVOIR SUCRANT

Existe-t-il un degré de parenté entre le sucre et la saccharine? Les savants vous diront que le sucre est de la saccharose, ce qui ne prouve absolument rien. La saccharine, en effet, est extraite du goudron de houille; elle se présente sous l'aspect d'une poudre blanche constituée par de petits cristaux prismatiques, insolubles dans l'eau, que l'on comprime à la presse sous la forme de tablettes. Comme ces cristaux « ne fondent pas », on est obligé, pour obtenir le résultat cherché, de les mettre en présence de sel de soude. La chimie a ainsi des solutions toutes prêtes pour nous tirer d'embarras au moment opportun.

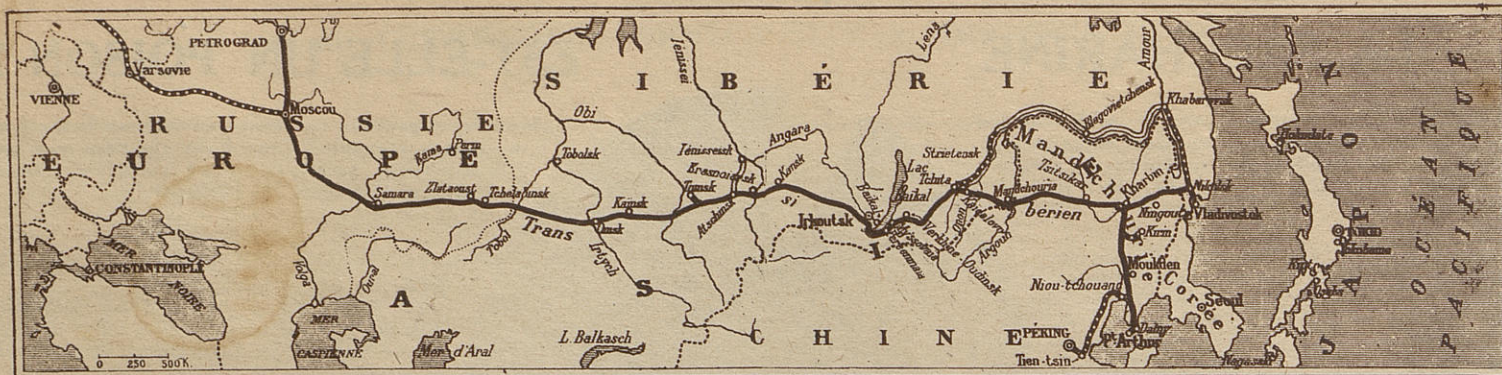
Le pouvoir sucrant de la saccharine est 500 fois supérieur à celui du sucre, de sorte que 1 gramme du produit représente, pour le consommateur, l'équivalent de 500 grammes de sucre. Il est facile de constituer la dose qui convient à chacun d'après ces chiffres, chaque tablette contenue dans le tube livré au public contenant un gramme de saccharine. Mais elle pèse plus d'un gramme puisqu'elle renferme encore du sel de soude; les dix tablettes pèsent exactement 16^{gr}630.

Accueillons la saccharine non comme un sauveur, mais comme un condiment, elle n'est pas autre chose. Mais, si nous n'exigeons pas d'elle des propriétés qu'elle ne possède pas, ne soyons pas injustes à son endroit, elle ne fera pas de mal à ceux qui en usent modérément. Docteur V...



Deux grammes de saccharine équivalent à un kilogramme de sucre.

J'ai vu.



LES RÉGIONS QUE PARCOURT LE TRANS-SIBÉRIEN — Si l'on part de Pétersbourg comme tête de ligne pour aller à Vladivostok comme point terminus C'est là, 12.809 kilomètres que comprend cette voie ferrée, la plus longue du monde.

LE TRANS-SIBÉRIEN

Est-ce par cette voie que passeront les Japonais ?

Tout nous porte à croire qu'à l'heure où paraîtront ces lignes nos énergiques alliés d'Extrême-Orient auront déjà déclenché leur victorieuse action en vue de barrer à l'Allemagne l'accès de la Sibérie.

Leur premier soin sera d'occuper le terminus du Trans-Sibérien, Vladivostok, et d'y saisir les énormes dépôts d'armes, de munitions, d'automobiles et d'approvisionnements que les transports japonais et américains avaient accumulés, depuis trois ans, pour les besoins de la défunte armée russe.

Installés solidement à Vladivostok, les Japonais lanceront vraisemblablement deux expéditions, dont l'une prendra possession de l'embranchement qui relie ce port à Khabarovka, sur les rives de l'Amour, tandis que la seconde, soutenue par une armée chinoise, prendra pour objectif la ligne principale que rejoint, à Kharbine, la ligne de Mandchourie.

Il apparaît déjà que, si les partisans de l'Allemagne songent à disputer aux Japonais la possession du Trans-Sibérien Oriental, ils se trouveront pris entre deux feux et devront battre en retraite s'ils veulent éviter la « souricière », vers Tsitsihar et Kharlar, sur les confins des vastes plaines de Mongolie.

Mais il est fort possible qu'une forte armée chinoise, commandée par des officiers japonais, s'avance d'Ourga sur Kiakhta, et les prenne de nouveau à revers au Sud-Est du lac Baïkal.

QUEL EST L'ÉTAT DU RÉSEAU FERRÉ ?

Nous manquons de données précises sur l'état actuel des réseaux ferrés du Nord de la Chine et de la Mongolie, et nous ignorons si la ligne Pékin-Kalgan a été poussée jusqu'à



EN GARE DE LIAO-YANG — C'est là que le Trans-Sibérien bifurque sur Port-Arthur et Pékin.

Ourga, la capitale mongole, projet qu'on commençait à mettre à exécution quand éclata la révolution chinoise. Mais nous pouvons rappeler qu'une excellente route carrossable relie Kalgan à Ourga, route qu'emprunta jadis la fameuse Course Pékin-Paris.

Nous ne sommes guère mieux documentés et pour cause, sur l'état actuel du Trans-Sibérien. Quand la guerre éclata, l'immense ruban d'acier ne comportait encore qu'une voie unique sur presque toute la longueur de son parcours. Quelques voies de garage, formant un ensemble de 987 kilomètres, avaient été construites sur la partie occidentale, soit entre Oufa et Irkoutsk.

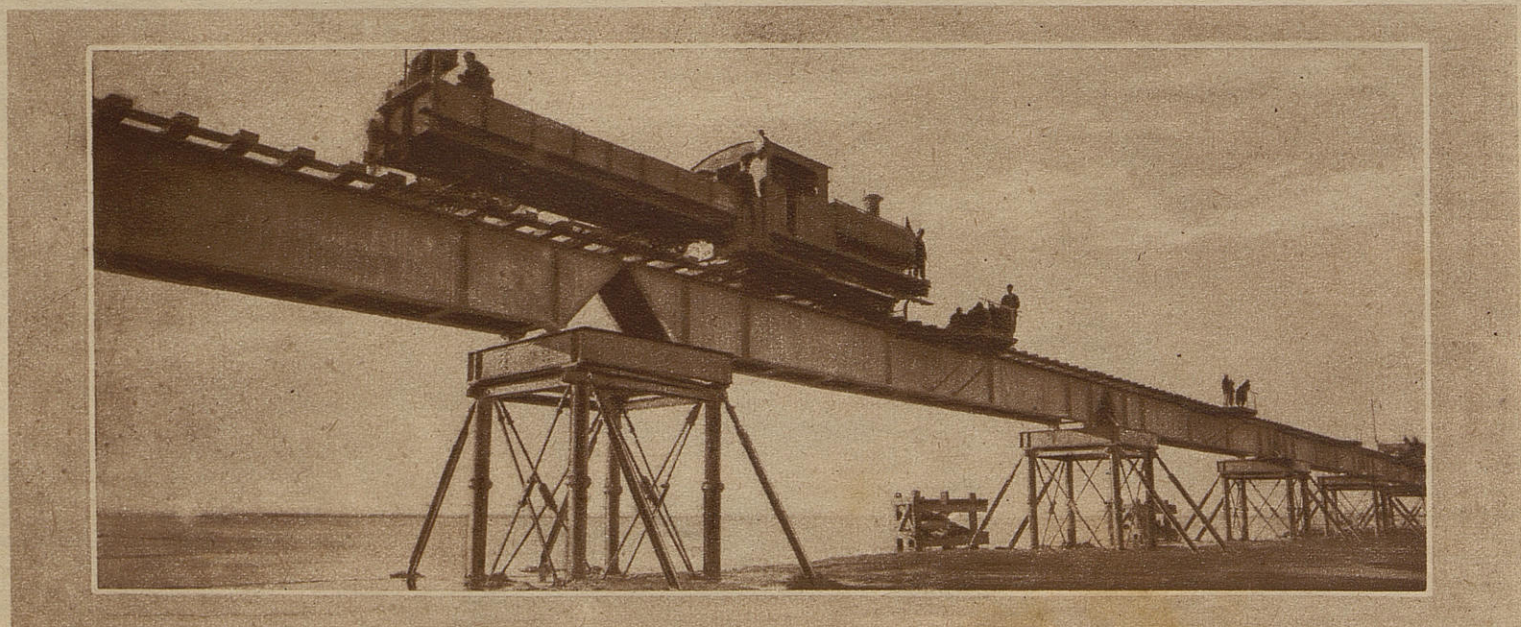
Ces améliorations avaient permis de lancer des trains semi-rapides et de diminuer de 36 heures la longueur du voyage. Mais elles étaient insuffisantes pour l'énorme trafic provoqué par l'apport des marchandises militaires que le Japon et les États-Unis expédiaient à nos ex-alliés.

Dès le printemps qui suivit la déclaration de guerre, le Gouvernement Russe, secondé par des ingénieurs japonais et américains, entreprit activement la construction d'une seconde voie. Jusqu'où fut-elle poussée ? Elle n'atteignit certainement pas Omsk, la première grande ville sibérienne que l'on rencontre en franchissant la frontière asiatique.

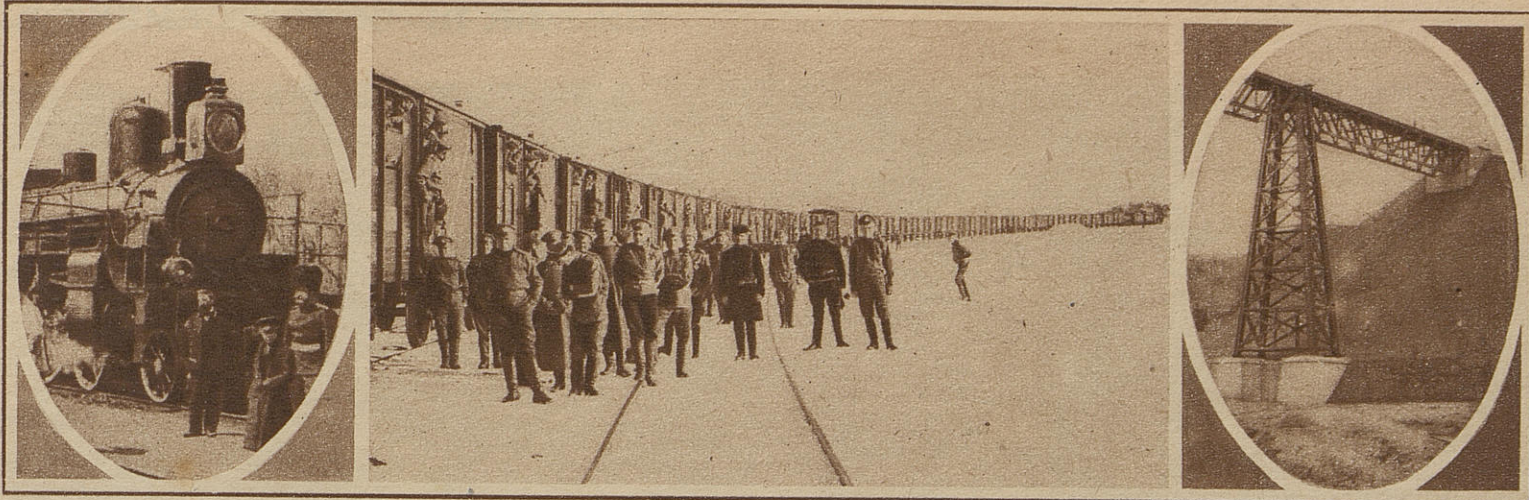
Ce que nous savons d'une façon plus positive c'est que la mission américaine qui, en juin 1917, vint apporter à l'éphémère République russe de Kerinsky les vœux de la grande démocratie du Nouveau-Monde, sous la haute direction de M. Elihu Root, comptait parmi ses membres M. C. E. Russell, un des plus fameux constructeurs de voies ferrées de notre époque.

C'EST LE TZAR NICOLAS QUI FIT COMMENCER CETTE VOIE GIGANTESQUE

Mais, quel que soit le sort réservé à l'ancien empire, la construction du Trans-Sibérien



UN PONT SUR LE VOLGA. — Le Trans-Sibérien franchit sur d'immenses ponts métalliques : le Tobol, l'Ienisséï, l'Amour, etc.



Une des locomotives qui commande des trains de plus de 100 wagons.

DAN UNE GARE MANDCHOURIENNE. On peut juger ici de la longueur d'un train du Trans-Sibérien.

Une des arches d'un des ponts métalliques jetés sur le fleuve Tobol.

restera toujours comme un chef-d'œuvre d'initiative et d'énergie qui fait honneur à l'infortuné Nicolas II.

Ce fut dans l'année qui suivit son avènement, soit en 1895, que les ingénieurs russes entreprirent cette œuvre gigantesque qu'ils menèrent à bonne fin en moins de neuf années.

Le projet initial comportait une voie unique qui, s'embranchant à Oufa, sur le réseau européen, soit sur la ligne Moscou-Samara, devait desservir les trois grandes villes : Omsk, Tomsk et Irkoutsk, traverser sur pont la partie méridionale du lac Baïkal ; puis, empruntant les vallées de la Chilka et de l'Amour, aboutir à Vladivostok par Khabarovka en redescendant la rive de la mer du Japon.

En exécutant exactement ce projet, les ingénieurs eussent construit une ligne exclusivement sibérienne et russe, et peut-être eussent-ils ainsi changé les destinées de leur patrie.

Mais, pour des raisons de politique et d'économie, on décida de couper au plus court à partir de Tchila, à l'ouest du Baïkal. Négligeant les passages naturels offerts par les vallées que nous venons de nommer, la voie s'avança à travers les plaines de Mandchourie, c'est-à-dire en territoire chinois, pour gagner Kharbine, point terminus du Trans-Mandchourien qui dessert Pékin, et continuer en ligne droite sur Vladivostok.

Comme le lecteur le constatera en jetant un coup d'œil sur la carte, les ingénieurs économisèrent un énorme détour se chiffrant par près d'un millier de kilomètres. D'autre part, cette modification du projet initial rendit

prépondérante à Pékin l'influence moscovite.

Mais les légitimes jalousies du Japon s'en trouvèrent éveillées. La guerre entre les deux empires devint fatale. Vaincue, la Russie dut renoncer à la possession du Trans-Mandchourien et de son terminus, Port-Arthur (ou Dalni).

CE QU'A COUTÉ LE TRANS-SIBÉRIEN

Construit dans un but presque exclusivement stratégique, le Trans-Sibérien n'avait coûté, en atteignant Vladivostok, que 437 millions, 235.000 roubles, soit 56.000 roubles par verste, alors que les lignes de la Russie européenne avaient coûté 99.000 roubles par verste. Cette énorme différence entre les prix de revient s'explique aisément : les travaux de terrassement furent exécutés par des soldats.

Mais cette ligne stratégique n'allait pas tarder à prendre une grande importance économique. En 1905, soit une année après son achèvement, elle transportait déjà 1.417.000 voyageurs, sans comprendre dans ce nombre les militaires, et près de 7000 tonnes de marchandises. Dans cette même année, ses recettes brutes s'élevaient déjà à 24.133.000 roubles, soit une augmentation de près de 2 millions sur l'année précédente.

Quand la guerre éclata, sa prospérité se traduisait par des chiffres imposants : vingt millions de voyageurs et douze mille tonnes de marchandises à l'année !

Le réseau trans-sibérien, qui présentait en 1914 une longueur totale de 12.809 kilomètres,

traverse la zone la plus colonisable, et partant la plus riche de la Russie asiatique.

C'est dire qu'il est destiné à devenir le débouché normal de ces immenses forêts qui s'étendent jusqu'aux confins de l'Océan Glacial, et que dessert ou pourrait desservir un admirable réseau de voies navigables.

Les ressources forestières de la Sibérie, pratiquement inexploitées jusqu'à nos jours, constituent pour l'Europe une réserve quasi-illimitée de pulpe et de pâte à papier qui sera bien accueillie quand les forêts de Russie et de Scandinavie seront épuisées.

Au point de vue minier, l'avenir du Trans-Sibérien apparaît prodigieux. Mines de fer, mines de cuivre, mines de graphite, placers d'or, les gisements les plus variés abondent dans ce pays vierge.

Mais c'est encore au point de vue du transport entre l'Europe et l'Extrême-Orient que l'importance du Trans-Sibérien apparaît le plus manifeste. En 1914, on pouvait se rendre de Vladivostok à Moscou en moins de six jours, alors qu'il fallait de cinq à six semaines pour aller de Vladivostok à Marseille par le canal de Suez.

Aussi le Trans-Sibérien tendait-il de plus en plus à concurrencer les grandes compagnies de navigation pour le transport des voyageurs et des marchandises entre l'Extrême-Orient et l'Europe.

Il ne sera pas dit que ce merveilleux outil commercial tombera aux mains de nos ennemis.

V. F.



LA GUERRE DANS LES VOSGES : LE RAVITAILLEMENT DE NOS CHASSEURS ALPINS PAR LES CHIENS DE L'ALASKA

UN SOIR DE BOMBARDEMENT DE GOTHAS A LA COMÉDIE-FRANÇAISE (12 mars.)



M. SYLVAIN AU PUBLIC : « ON DONNE LE SIGNAL DE L'ALERTE... NATURELLEMENT, LE SPECTACLE CONTINUE ».

On jouait ce soir-là les "Noces Corinthiennes" d'Anatole France, et le public, gagné par la magie des beaux vers, applaudissait et l'auteur et ses admirables interprètes. Lorsque l'alerte fut donnée, M. Sylvain, sur

la scène, était au milieu d'une tirade. Tout entier à son rôle, il ne voyait rien des signes qu'on lui faisait des coulisses, et Mme Pierat dut s'avancer pour l'avertir. L'illustre doyen, sans rien perdre de son calme, annonça

alors la nouvelle au public. Le "Naturellement" eut auprès des spectateurs le succès qu'il méritait. Tous se levèrent pour applaudir et le spectacle continua sous les bombes. Imprudence, certes, mais aussi crânerie

charmante de Français qui, pour écouter les vers immortels du plus mélodieux de nos poètes et du plus grand de nos philosophes, dédaignent les bombes et les torpilles tombant d'un ciel que souillent des bandits.



UNE BELLE ACTUALITÉ

PAR

Pierre MAC ORLAN



Quand un humoriste dans la force de l'âge se trouve devant une feuille de papier blanc, il éprouve tout d'abord une sorte de vertige qui le tient pantois. Puis il se gratte la tête avec la nonchalance d'un canard sortant de l'eau. C'est pendant cette période charmante de trouble intellectuel que les idées les plus rares et les plus saugrenues viennent le tenter, à l'image de la reine de Saba offrant à saint Antoine les promesses d'une existence facile que les beautés de la nôtre laissent sans comparaison.

J'étais ainsi dans cet état voisin de la béatitude que l'art d'écrire communique à ses dévôts. Plusieurs sujets me tentaient dont les lecteurs de *J'ai vu...* devaient avoir la primeur. L'époque est riche en plaisanteries, en mauvaises plaisanteries, et l'actualité est une déesse portant une corne d'abondance qu'il lui suffit de secouer un peu pour en laisser choir le trésor bigarré des nouvelles les plus sensationnelles, à la fois badines et philosophiques.

Ecrire des calembredaines sur la lumière bleue me paraissait séduisant. L'alimentation, à elle seule, tentait ma plume de chroniqueur au point de fixer mon choix. Pour un humoriste digne de ce nom, l'alimentation est une mère généreuse qui nourrit un homme au sens exact du mot.

Sans le régime des restrictions, on se demande avec angoisse ce que nous serions



Et je descendis dans la cave.

pour compléter ma fortune du prix d'un article, je fis appel aux restrictions pour m'apporter les quelques dollars quotidiens qui suffisaient à me rendre heureux.

Ayant abordé la question en général et toussés éléments en particulier, je compulsai le carnet de notes où je conserve prudemment mes idées et, l'ayant feuilleté avec attention, je m'aperçus que j'avais extrait de la question jusqu'à la substantifique moelle. Mon chapitre des restrictions me paraissait évidemment réduit et peu apte à m'apporter la gabelle qu'il me doit.

J'avais parlé du tabac, du pétrole, du sucre, du charbon, de l'essence, de l'alcool, du pain, etc..., en termes à peu près impérissables.

En cherchant bien dans les pages de mon carnet, je trouvai cependant le mot : veau étalé sur une page blanche, ce qui me permettait de constater que je ne l'avais jamais utilisé pour des besoins pécuniers.

Je fus ravi de savoir que le veau pouvait m'offrir d'autres ressources que d'exercer le jeu de mes mâchoires. A vrai dire, quatre ans plus tôt je n'aurais jamais pensé que le veau pût me fournir un thème suffisant pour mettre en valeur les dons précieux dont la nature m'a gratifié intellectuellement.

Ayant médité sur la personnalité du veau, entre les murs garnis de livres de mon studio je pris une belle feuille de papier et je commençai ainsi l'article qui devait constituer ma véritable chronique pour ce mois.

LE VEAU.

« Il y a plusieurs races de veaux qui parlent tous la même langue : la langue de veau. Et puis il y a l'homme qui éduque les veaux et que l'on appelle : le garde à vœ !! »

Quand on dit d'un homme qu'il fait le veau, cela n'est honorable ni pour le veau, ni pour l'homme. Un homme fait le veau quand, vêtu d'une redingote à plis, il se roule sur l'herbe en

poussant des cris de jeune poulet. Celui qui mange son veau, dit un proverbe ministériel, mange son pain en herbe. Et c'est vrai, parce qu'un bœuf ou une vache ne sont en définitive que de gros veaux que l'on n'a pas mangés. »

L'article allait se dessiner dans un sens plus gai quand, soudain, semblant venir à la fois de tous les points de l'horizon et des entrailles de la terre, une sorte de trompette gémissante m'obligea à plonger dans moi-même, tout en tendant une oreille aussi large qu'un pavillon de phonographe.

« Allez, ça y est, me dit la servante en ouvrant la porte. Allez, c'est la sirène ! Ils reviennent. »

Je pris ma casquette, mon manteau de voyage et une valise pleine de souvenirs de famille et je descendis dans la cave en utilisant ma lampe de poche.

La canonnade emplissait le ciel de ses fantaisies. La cave était humide à souhait et chacun apportait sa petite lampe à essence. Il y eut bientôt, rangées le long du mur plus de cinquante petites lampes à essence qui se ressemblaient toutes. Quelqu'un dit : « C'est inutile de brûler tant d'essence, il suffit de laisser une lampe allumée. » On éteignit quarante-neuf lampes et nous attendîmes la fin des opérations.

Ce fut long, mais pour cette raison favorable à la méditation. C'est sous un tir de barrage que l'on comprend admirablement que le métier d'humoriste est un métier



Un homme fait le veau...

devenus pendant cette période incontestablement agitée.

Si chaque humoriste veut bien se donner la peine d'additionner les sommes d'argent qu'il a gagnées en excitant ses méninges sur ce sujet, il verra qu'avec un peu plus d'économie dans son budget, il aurait pu s'acheter la fameuse maison de campagne dont chacun parle en privé.

Pour ma part, le régime des restrictions m'a enrichi. J'ai écrit dix pièces de théâtre, quatre sonnets, deux rondeaux, dix romans dont les restrictions alimentaires que nous subissons forment la nature et si je peux dire nourrir l'intrigue. Je suis un nouveau riche grâce aux restrictions. J'ai bâti ma maison sur une ceinture dont le dernier cran était occupé.

Ce soir-là, ayant à tenter quelques efforts



Je lançais un coup d'œil terne...

difficile et qui comporte une part de délicatesse qu'il ne faut pas négliger.

Vers deux heures du matin, un clairon bienvenu sonna la berloque aux quatre coins de la ville. Nous cherchâmes nos lampes dans la collection et chacun s'étant souhaité une nuit plus clémente regrimpa vers ses appartements.

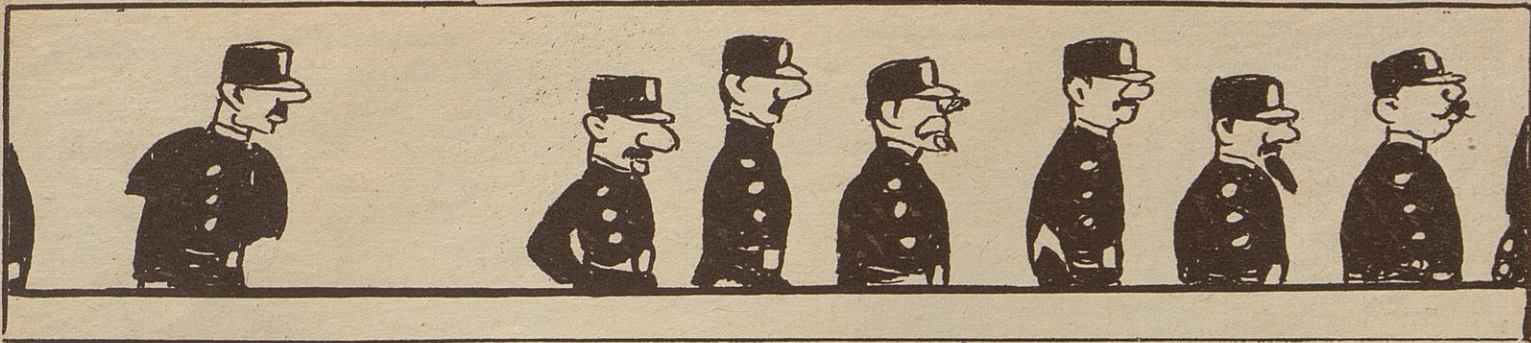
En entrant dans mon studio, mes yeux se fixèrent machinalement sur la page manuscrite où le mot VEAU en gros caractère semblait me défier.

Un je ne sais quoi de mou et de flasque me pesait sur l'estomac, je lançai un coup d'œil terne sur les prolégomènes de mon article et je m'en fus me coucher.

Et c'est pourquoi le bel article d'actualité ne fut jamais écrit.

PIERRE MAC ORLAN.

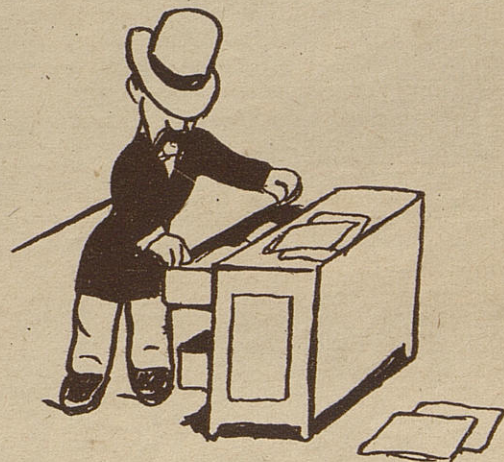
J'ai vu
LES VISITES DE M. PRIOLET (1)



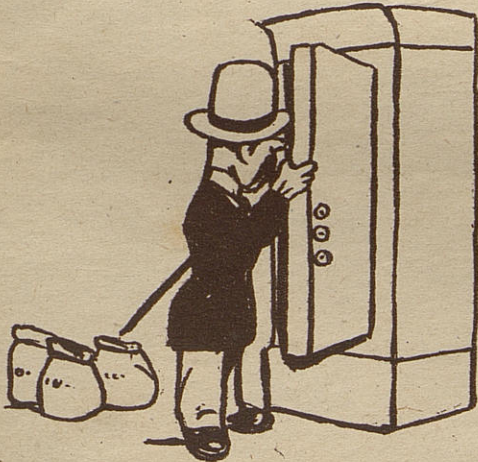
Je viens, j'entre, je sors, je fais
 comme chez moi, tout m'intéresse,
 Je suis M. Priolet.



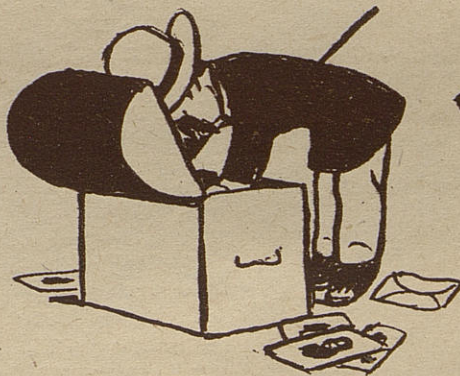
Chez l'un, je ramasse un papier, une
 lettre chiffrée signée d'un prince alle-
 mand !...



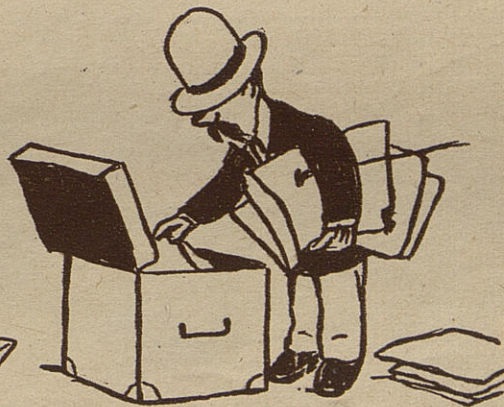
Chez un autre, c'est une corres-
 pondance avec le chancelier, la chan-
 cellière, et les petits chanceliers.



Ici, 500 000 marcks et une invitation
 à diner du Kronprinz !



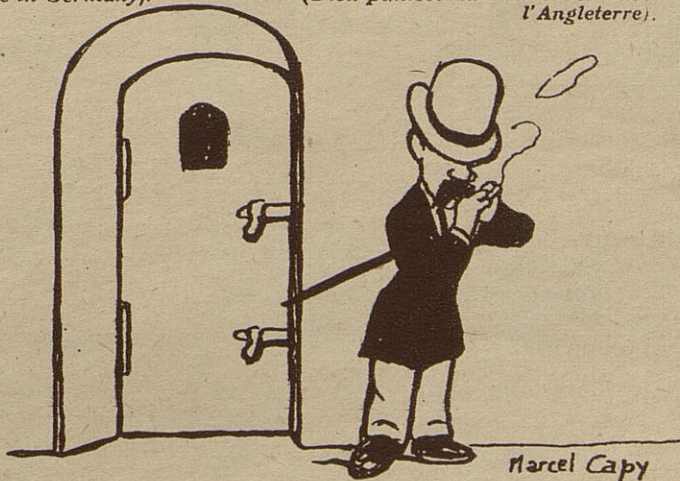
Dans une malle, les portraits de tous
 les Hohenzolern réunis.
 (Made in Germany).



Et quelques projets de campagne
 défaitiste !
 (Dieu punisse la France et aussi
 l'Angleterre).



Je fais un paquet du tout et l'emporte chez le
 capitaine Bouchardon qui aime tant la lecture !...



Ah! comme l'a dit je ne sais plus quel sénateur !
 DES PRISONS ! DES PRECAUTIONS !
 DES PELOTONS..... DES... EXECUTIONS !

Marcel Caby

(1) Nos lecteurs savent que M. Priolet, commissaire du camp retranché de Paris, procéda aux arrestations sensationnelles de Bolo, Caillaux, Humbert, etc.

J'ai vu.
EN MARGE DE LA GUERRE



Le général Février, qui vient d'être nommé directeur du Service de santé.



A la Foire de Lyon, le sénateur Herriot, maire de la ville, et M. Lignon, président, posent la première pierre du Palais de la Foire, où aura lieu cette manifestation.



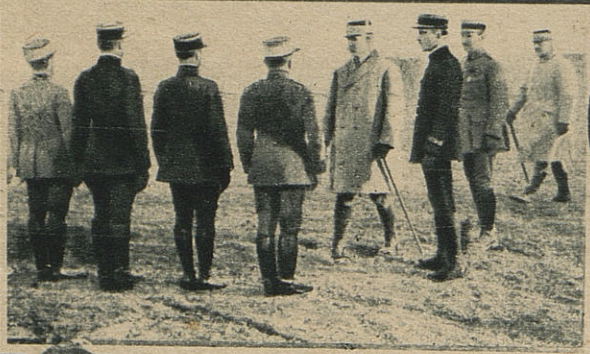
Mlle Lili Boulenger, grand prix de Rome de musique en 1913, qui vient de mourir à l'âge de 24 ans.



M. Paul Guichard, le nouveau directeur de la Police municipale à Paris.



L'ART DE PARLER AUX MASSES — Et maintenant nous allons vous donner un "petit père adoptif". (Dessin de Marcel Landras.)



A l'escadrille des "Levriers" du com' Ménard : le g^{al} Pétain et le g^{al} Franchet d'Esperey félicitent le lieu^t Herbelin.



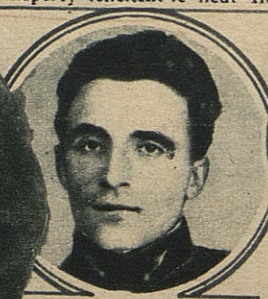
Le prince Lvov, que les bolcheviks auraient arrêté, pour s'être mis à la tête de patriotes russes.



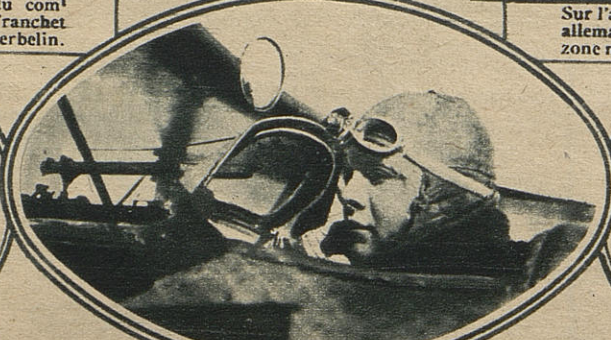
Sur l'ancien front oriental : musiciens allemands donnant un concert dans la zone neutre devant les tranchées russes.



Victor Fourmier expose une série remarquable de vues du front, Pochades, etc.



Les précautions contre les gothas, à Paris : Un avis d'abri réservé aux enfants des écoles.



L'adjudant Garaud, un des nouveaux as du communiqué, à bord de son avion de chasse (11 avions ennemis abattus officiellement).



Le lieutenant-aviateur Mézergues, qui vient de s'évader d'Allemagne.



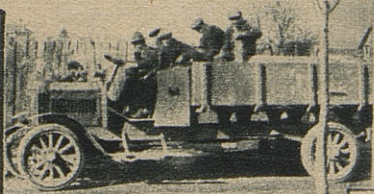
M. Baker, le ministre de la guerre américain sur le front français.



Les précautions contre les gothas. — A Vincennes, la municipalité fait creuser des tranchées-abris modèles.



LA PROTECTION DE LA TOUR EIFFEL — Ben! vous voyez, on s'dépêche de faire un mur pour la protéger... (Dessin de H. Vincent.)



Dans un camp américain que visite M. Baker : des Sammies se rendent à la manœuvre.



Contre les gothas. — Les magasins parisiens collent des bandes de papier pour éviter le bris de leurs glaces.

J'ai vu
QUELQUES VISAGES DE PETITS ORPHELINS RAPATRIÉS.



Leur père est mort à la guerre et la mère fut tuée par quelque obus, quelque balle ou plus sauvagement encore peut-être en défendant ses enfants et ce qui restait du pauvre foyer ruiné par la brute allemande. Certains de ces pauvres petits qui n'ont plus personne au monde pour leur sourire, gardaient encore à leur retour des yeux

d'épouvante; quelques-uns plus âgés ont même perdu la raison pour avoir été à leur âge les témoins de scènes qui ne peuvent se raconter. Les voici de retour, et l'Œuvre de Secours aux rapatriés qui compte tant de femmes aux âmes dévorées par le besoin du dévouement va essayer de réparer cette infinie détresse morale.

CE QU'A COUTÉ LA BATAILLE DU JUTLAND (1)



L'Amiral von Hipper qui commandait une escadre allemande pendant la bataille.

L'Amiral von Scheer, qui commandait en chef les forces navales allemandes.

Le total de l'argent perdu dans la bataille du Jutland se divise en cinq chapitres :

- 1° NAVIRES COULÉS ;
- 2° RÉPARATIONS DES NAVIRES AVARIÉS ;
- 3° DÉPENSES DE L'ARTILLERIE ;
- 4° CHARBON ET ACCESSOIRES ;
- 5° CAPITAL REPRÉSENTÉ PAR LES HOMMES NOYÉS ET LES PENSIONS.

CHAPITRE I. — NAVIRES COULÉS

Allemands.	Francs.
Derfflinger	60 millions.
Lützow	60 —
Kaiser	60 —
Hindenburg	60 —
Pommern	30 —
Elbing	10 —
Wiesbaden	10 —
Rosbach	10 —
Frauenlob	6 —
Neuf destroyers (en tout) environ	27 —
Un sous-marin	2 —
Total allemand	335 millions.
Anglais.	Francs.
Invincible	50 millions.
Indefatigable	50 —
Queen Mary	60 —
Black-Prince	30 —
Warrior	30 —
Défence	35 —
Huit navires légers (en tout) environ	25 —
Total anglais	280 millions
Total général des navires coulés	615 millions.

CHAPITRE II. — RÉPARATIONS DES NAVIRES AVARIÉS

Le nombre des navires avariés est de beaucoup supérieur à celui des navires détruits. Quelques-uns sont certainement inutilisables et représentent la perte sèche de leur valeur. Il est impossible de déterminer le prix de la réparation des autres, mais on ne doit pas être loin de la vérité en estimant ce chapitre à environ le tiers du chapitre des destructions totales, soit environ 200 millions, qui, ajoutés au premier total, font environ 800 millions.

(1) Nous empruntons ce formidable bilan à l'Y mystérieux pseudonyme d'un officier de marine admirablement documenté qui a écrit ce beau récit de guerre : *101 jours de don Tr in port torpillé*.

A gauche : Contre-amiral Arbuthnot (tué pendant la bataille). — En bas, au milieu : Vice-amiral Sturdel, commandant une escadre. — A droite : Contre-amiral Hood (tué pendant la bataille).

CHAPITRE III. — DÉPENSES DE L'ARTILLERIE

Il y avait cinquante gros navires environ engagés dans la bataille, armés de canons de 305, 340 ou 380, en nombre variable,

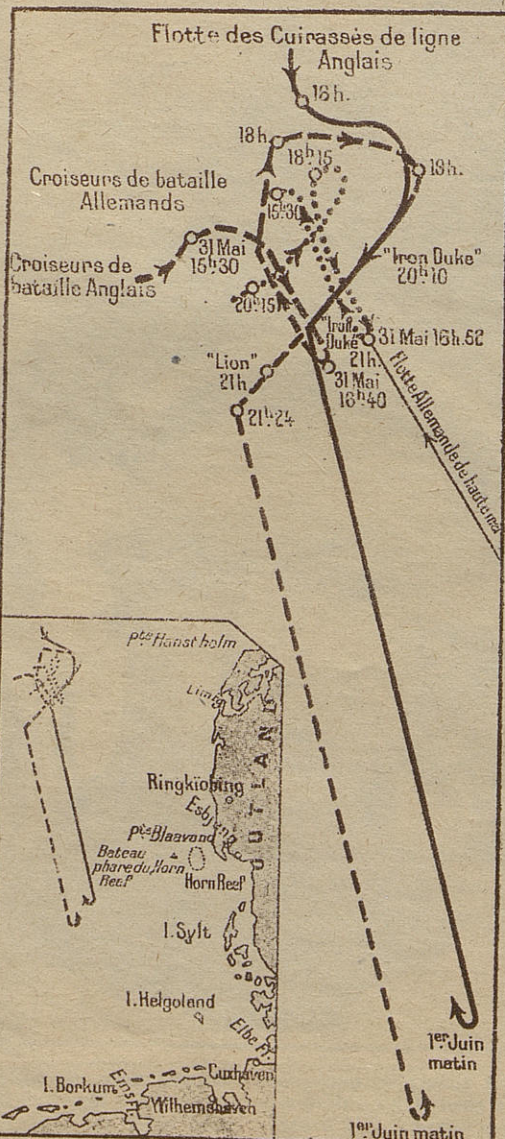
En admettant le nombre moyen de 10 canons par bateau, tirant deux coups à la minute et d'un prix moyen de 3000 francs par coup, cela fait $50 \times 10 \times 2 \times 3000 = 3$ millions de francs par minute. En totalisant les minutes de tir et en admettant 45 minutes pour l'ensemble, cela ferait $3 \times 45 = 135$ millions. Si l'on ajoute le tir de l'artillerie moyenne, les canons éclatés ou à changer, on peut admettre un total d'artillerie voisin de 150 millions, qui, ajoutés aux autres, font 950 millions.

CHAPITRE IV. — DÉPENSES DE CHARBON ET ACCESSOIRES

Un gros navire à toute vitesse brûle environ 1000 tonnes par jour, à environ 50 francs la tonne (sinon plus), soit 50.000 francs en un jour. On peut considérer que l'ensemble des opérations à grande vitesse et chauffe activée a duré au moins un jour, soit 2 millions $\frac{1}{2}$ pour les gros bateaux seuls ; si l'on ajoute le charbon des petits bateaux, cela fait bien 3 millions. Les usures de chaudières, de dynamos, de mécaniques autres que celles provenant d'avaries de combat, font bien monter ce total à 20 millions, qui, ajoutés aux 950 précédents et en arrondissant pour les imprévus, constituent un total d'environ 1 milliard pour le matériel seul.

CHAPITRE V. — CAPITAL REPRÉSENTÉ PAR LE PERSONNEL

Certains bateaux n'ont eu qu'un ou quelques hommes sauvés. Le nombre total des morts excède assurément 10.000 hommes. Beaucoup de blessés aussi, les uns définitifs, les autres à moitié mutilés. En admettant un total de 20.000 personnes pour qui l'État doit payer une pension, soit à eux, soit à leurs ayants droit, et mettant une moyenne de 10.000 francs par pension annuelle, on arrive à 20 millions d'arrérages annuels ; soit, au taux de 5 p. 100, un capital immobilisé de 400 millions. Il est impossible d'apprécier la valeur intrinsèque que représentent les 10.000 tués et les 10.000 blessés, tous pris parmi les plus valides des deux nations, non plus que les ruines engendrées par leur mort dans les familles ; mais on n'est pas loin de la vérité en portant à 500 millions le total de la perte humaine, ce qui, ajouté au milliard précédent, met les quelques heures de la bataille du Jutland à 1 milliard 500 millions environ.



(d'après l'illustration). Croquis général de la bataille publié par l'Amirauté britannique avec le rapport de l'amiral Jellicoe.

LES ZOUAVES DE LA HAIE RENARD

Voici la suite de la série de pages écrites à la gloire de chacune de nos armes par un de nos correspondants accrédités auprès du Haut-Commandement. C'est le journal de route d'un soldat du 4^e zouaves. Le 4^e zouaves a pris part à la bataille de Verdun au mois d'août, sur la rive droite, aux abords du village de Fleury.

Du 4 au 17 août, si vous comptez bien cela fait treize jours. Nous avons fait nos treize jours dans le secteur le plus dur de Verdun, entre le bois de Vaux-Chapitre et le village de Fleury. Treize jours qui valent des mois : quand on sort de là, on respire à pleins poumons et l'on trouve la vie bonne. Et puis on recommence.

Il paraît que le 23 juin et le 11 juillet nos prédécesseurs avaient soutenu là des assauts effroyables. Le Boche voulait à tout prix passer pour aller à Souville. Souville, c'est un des derniers remparts de Verdun. Le Boche n'ayant pas pu nous « enfoncer » les mois précédents, recommença le 5 août. Ce fut une journée que j'en oublierai de ma vie dussé-je vivre cent ans.

Il faut vous figurer le terrain entre le fort de Vaux, qui a tenu si longtemps et qui a fini par être perdu au commencement de juin, et le fort de Souville, objet de la fureur allemande qui ne peut l'atteindre. Le fort de Souville, à l'intérieur, je ne sais pas ce qui en reste, mais le dessus est nettoyé. C'est comme un champ après la grêle, comme un bâtiment après le feu : le sol est jonché de débris inimmobiles.

Donc, entre Vaux et Souville, il y avait jadis un grand bois qu'on appelait Vaux-Chapitre. Maintenant c'est un plateau avec des piquets, des ronces et des trous, tout creusé, raviné, convulsé. La terre est comme de la cendre, et les arbres sont ébranchés ou arrachés, ou tordus et brisés. Ce plateau confus et chaotique est coupé par un long ravin. Sur la carte, on l'appelle le *Ravin des Fontaines*, mais nous l'avons appelé le *Ravin de la mort*. Il est repéré et l'artillerie ennemie y fait constamment des barrages. La partie ouest de Vaux-Chapitre s'en va vers le village de Fleury — ou plutôt l'ancien village — car il est rentré sous terre, les bombardements n'en ont rien laissé. La partie est s'en va vers la route qui conduisait au fort de Vaux. On est obligé de parler de bois, de villages, de routes, pour se faire comprendre, mais tout ça ne veut plus rien dire. Vraiment il faut connaître le terrain pour imaginer les destructions de la guerre.

Notre régiment tenait le secteur de gauche, entre le ravin et les abords de Fleury. Mais ce n'est pas de ce côté que je me suis battu, vous allez voir. Voilà que le soir du 4 août, comme nous étions en place, notre chef, le lieutenant-colonel Richoud, se dit :

— Mais qu'est-ce que j'ai donc à ma droite, de l'autre côté du ravin ? Je devrais avoir le ... régiment. Est-ce la nuit qui m'empêche de voir ?

Et il envoie par là sa 10^e compagnie. Par là c'est ce qu'on appelle la Haie Renard, jadis un bois. Il n'y a rien de plus difficile que les liaisons sur un sol aussi bouleversé.

Moi, je n'ai jamais été mieux placé pour voir une bataille. J'étais avec mon groupe de pionniers, sur la gauche du ravin, un peu en retrait du poste des Carrières où se tenait le colonel.

À 5 heures du matin, le bombardement commence. Il faudrait un autre mot, moins rouillé par deux ans d'usage, pour vous décrire ces cyclones qui s'abattent tout d'un coup sur une région. Des 105, des 150, des 210, surtout des 210 qui ouvrent d'immenses fosses dans la terre, des fosses où l'on descend debout ; on en compte cinq, huit, dix, quinze



LE FAMEUX " RAVIN DE LA MORT "

Sur les cartes, il figure sous le nom de " Ravin des Fontaines ", ce sont les soldats de Verdun qui lui ont donné ce surnom d'effroyablement expressif.

par minute et davantage, devant, derrière, à droite, à gauche. On a les épaules rentrées, on est tapi dans son trou, on attend : c'est alors qu'il faut être brave, car on n'a rien à faire et impossible de penser à autre chose.

Et voilà l'infanterie qui avance, collée au tir de l'artillerie. Du côté de Fleury, ça tient bien. Notre 10^e compagnie, engagée en flèche sur les deux côtés du ravin, est aidée par les sections de mitrailleuses du lieutenant Bonnefoy, un chic officier ! Les mitrailleuses tirent, tirent sans discontinuer. Mais que se passe-t-il donc sur notre droite ?

Il n'y a pas de doute, ce sont les Boches qui avancent sur nous. Je les voyais de mon coin, admirablement, de l'autre côté du ravin des Fontaines, dans le bois de la Haie Renard. Ils marchaient vers nous, espacés, les uns la baïonnette au canon, les autres avec des sacs de grenades. Ils avaient dû venir en masse contre nos voisins de droite, déjà mitraillés d'obus asphyxiants, et un vide s'était produit.

♦ ♦

J'étais à côté du lieutenant Charles qui commandait notre section de pionniers. Le lieutenant Charles, nous l'aimons tous beaucoup, parce qu'il est très gentil dans la vie ordinaire, et très calme dans le combat avec beaucoup d'audace. Dans la vie civile, il était employé de banque en Algérie. Il a été mobilisé comme adjudant et a bien gagné ses galons. Voilà que le lieutenant Charles, qui

voyait des Boches comme moi, se lève à demi, et, quasi-rampant, va rejoindre le colonel au poste de commandement. Ma foi, je ne fais ni une ni deux et me glisse après lui.

— Charles ? appelle justement le colonel.

— Je suis là.

— Ça n'est pas notre secteur, mais si on laisse avancer ces animaux-là, ils vont nous tourner, et gare à Souville ! Le régiment voisin n'a aucune disponibilité. Vous allez contre-attaquer avec vos pionniers sur la Haie Renard. Combien avez-vous d'hommes ?

— Vingt-trois, mon colonel.

— Ça n'est guère.

— Et moi, dit une voix, ça fera vingt-quatre.

C'était le zouave Bénit, l'agent de liaison.

Le lieutenant nous range, et nous partons, le lieutenant Charles en tête, puis l'adjudant Perrotel, puis les vingt-quatre. Deux officiers et quelques hommes du ... qui étaient par là se joignent à nous, et en route.

Il fallait d'abord descendre dans le ravin des Fontaines ou remonter de l'autre côté pour atteindre le bois de la Haie Renard où s'avançaient les Boches. Ils nous voyaient très bien pendant que nous descendions, et ils nous tiraient à la course. L'adjudant Perrotel est blessé et nous laissons encore trois ou quatre de la troupe en arrière. Maudit ravin : une fois dedans, nous subissons un tir de barrage de 150 : encore deux ou trois de perdus. Ce n'était pas le moment. Enfin, nous remontons sur l'autre versant.

— Doucement, doucement, ordonne à mi-voix le lieutenant Charles.

Il avait bien raison. Il ne fallait pas arriver tout essoufflés sur ces bandits. Chacun se calme, chacun tâche de reprendre haleine. Ça n'allait pas mal : nous n'étions plus en vue, nous ne recevions ni obus, ni coups de fusil. En effet, pourquoi se presser ? Et nous grimpons lentement, reformant notre ligne, quelques-uns en seconde vague, et même en troisième. Des vagues bien petites, en nous espaçant, cela faisait de la longueur, et deux ou trois trainards faisaient de la profondeur.

Paouf ! Les Boches ! Des casques en face de nous, entre les arbres ! Ils nous ont vus, ils se sauvent. Ma foi, malgré la montée, nous voulons leur courir dessus.

— Doucement ! répète d'un ton autoritaire le lieutenant Charles.

Nous reprenons notre marche lente. Bien nous en prend, car les quelques fuyards avaient été recueillis par des forces plus nombreuses, et nous sommes reçus à coups de fusil.

Nous nous arrêtons, nous nous collons à terre. En face de nous, à 20 ou 30 mètres à peine, les Boches en font autant et nous restons là à nous regarder, à nous observer, à nous flairer, à échanger des coups de fusils. Nous avons l'avantage du terrain. De bas en haut, on voit mieux et on tire mieux. Mais sapristi ! ils avaient l'avantage du nombre. Ici, là, et là encore, il en sort de partout. Il devait y en avoir au moins deux compagnies. Et nous ? Avec du ... nous devons rester vingt-cinq pas davantage.

Cela dure un bon quart d'heure, ou peut-être quelques minutes. Quand on vit très fort, on ne connaît plus le temps. Le lieutenant Charles, à côté de qui j'étais, me glisse :

J'ai vu.

— On va charger. Faites passer.

Je fais passer. Et tout à coup mon lieutenant se dresse et crie :

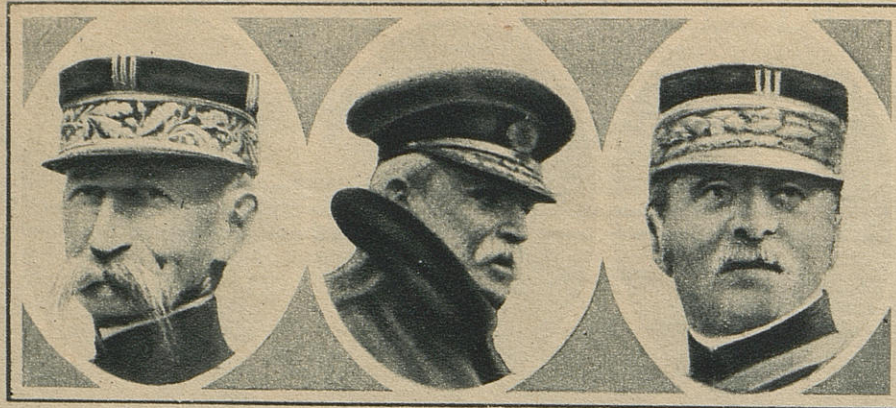
— En avant !

◆ ◆

D'un bond nous nous ruons à la montée, baïonnette haute, et poussant des cris. Les Boches, sans hésiter, se sauvent ou jettent leur équipement et lèvent les bras. Ceux qui veulent se défendre sont bientôt tués. Nous n'étions que vingt-cinq au plus et nous faisons quarante prisonniers que le lieutenant renvoie à l'arrière sous la conduite d'un seul homme. Vous comprenez bien qu'il voulait perdre le moins de monde possible. Un seul pour conduire quarante, ce n'est guère, mais les quarante paraissent bien sages. Ils ne sont pas tous arrivés. L'artillerie ennemie leur fiche un barrage qui simplifie la tâche du gardien.

Cependant, nous avançons dans la Haie Renard. Nous nettoyons toute la partie située en-deçà de la crête du bois. Parvenus au sommet, voilà que nous apercevons des renforts ennemis qui rallient les fuyards. Il est vrai que nous avons aussi reçu des renforts, trois zouaves égarés de la 19^e compagnie et un homme du ...^e régiment. Ça valait la peine, quatre hommes, même sans caporal, car nous n'étions plus que douze. De douze, nous passons à seize. Justement, les Boches cherchent à nous tourner. Nos renforts nous permettent un petit crochet défensif sur la droite.

Et cela a duré tout le jour. Ce qui nous a beaucoup aidés, c'est l'artillerie ennemie. Nous nous sommes tous trouvés, nos adversaires et nous, sous une voûte de fer franco-boche. Nos artilleurs faisaient sur la Haie Renard un tir de barrage, et les artilleurs boches pareillement. Les deux barrages se rejoignaient sur nos voisins d'en face qui, plus nombreux et couvrant plus d'espace, recevaient presque tous les projectiles. Nous les voyions sauter en l'air, le spectacle en



GÉNÉRAL PUTZ GÉNÉRAL FRENCH GÉNÉRAL DE MAUD'HUY
qui félicitèrent le 4^e zouaves pour son héroïque conduite sur l'Yser, en Belgique et à Verdun.

valait la peine. Et le soir, patrouille d'un homme à gauche, patrouille d'un homme à droite. Chacun trouve sa liaison ; à gauche, notre régiment, à droite le ...^e. La ligne était

être relevés le 17 août. Notre colonel, lui, ne devait être relevé que le lendemain, afin de bien passer toutes les consignes à son successeur. Eh bien ! les mitrailleurs qui étaient

cès, il a reçu la fourragère. Mais la fourragère, un jour ou l'autre, nous l'aurons (1). Les pionniers du 4^e zouaves ont fait de la belle besogne à la Haie Renard. Quant au régiment, il a été félicité par le maréchal French, lors de la bataille de l'Yser ; il a été félicité par le général Putz, en mai 1915, pour la reprise de Steenstraete et de Lizerne ; il a été félicité par le général de Maud'huy, au mois de juin 1916, pour sa défense de la côte 304. Alors, vous pouvez saluer bien bas son drapeau.

Mais attendez encore. Ce n'est pas fini. Ce n'est jamais fini. Nous devons être relevés le 17 août. Notre colonel, lui, ne devait être relevé que le lendemain, afin de bien passer toutes les consignes à son successeur. Eh bien ! les mitrailleurs qui étaient auprès de son poste de commandement sont allés le trouver pour lui dire qu'ils ne partiraient qu'avec lui.

— C'est vingt-quatre heures de rabiot mes amis.

— Nous les ferons.

— Je n'ai pas le droit de vous garder.

— Demandez-le, mon colonel.

Le colonel l'a demandé. On lui a laissé cette garde d'honneur.

Et voilà comment quelques-uns d'entre nous sont restés un jour de plus exposés, pour garder notre colonel aux dangers d'une position dépourvue d'abris et sans cesse battue par l'artillerie ennemie. Deux ou trois d'entre eux ont

été blessés, il y a eu un mort. C'était un nommé Blanc, un grand type qui venait des bataillons d'Afrique. Il avait dit au colonel :

— Mon colonel, j'ai bien des choses à me reprocher, mais tout ça sera effacé par la médaille militaire que vous serez forcé de me donner un jour.

Il a eu les deux jambes coupées. Il est bien mort. Il était digne du 4^e zouaves.

(1) Le 4^e zouaves a la fourragère aux couleurs de la médaille militaire (4 citations).

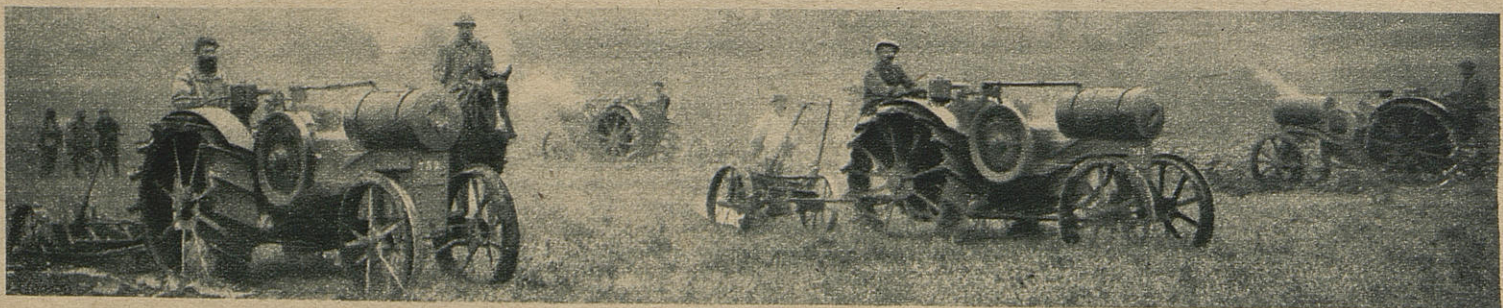


LE GÉNÉRAL PÉTAIN DÉCORE LE DRAPEAU DU 4^e ZOUAVES QUE PORTE SON CHEF LE COLONEL RICHOUX

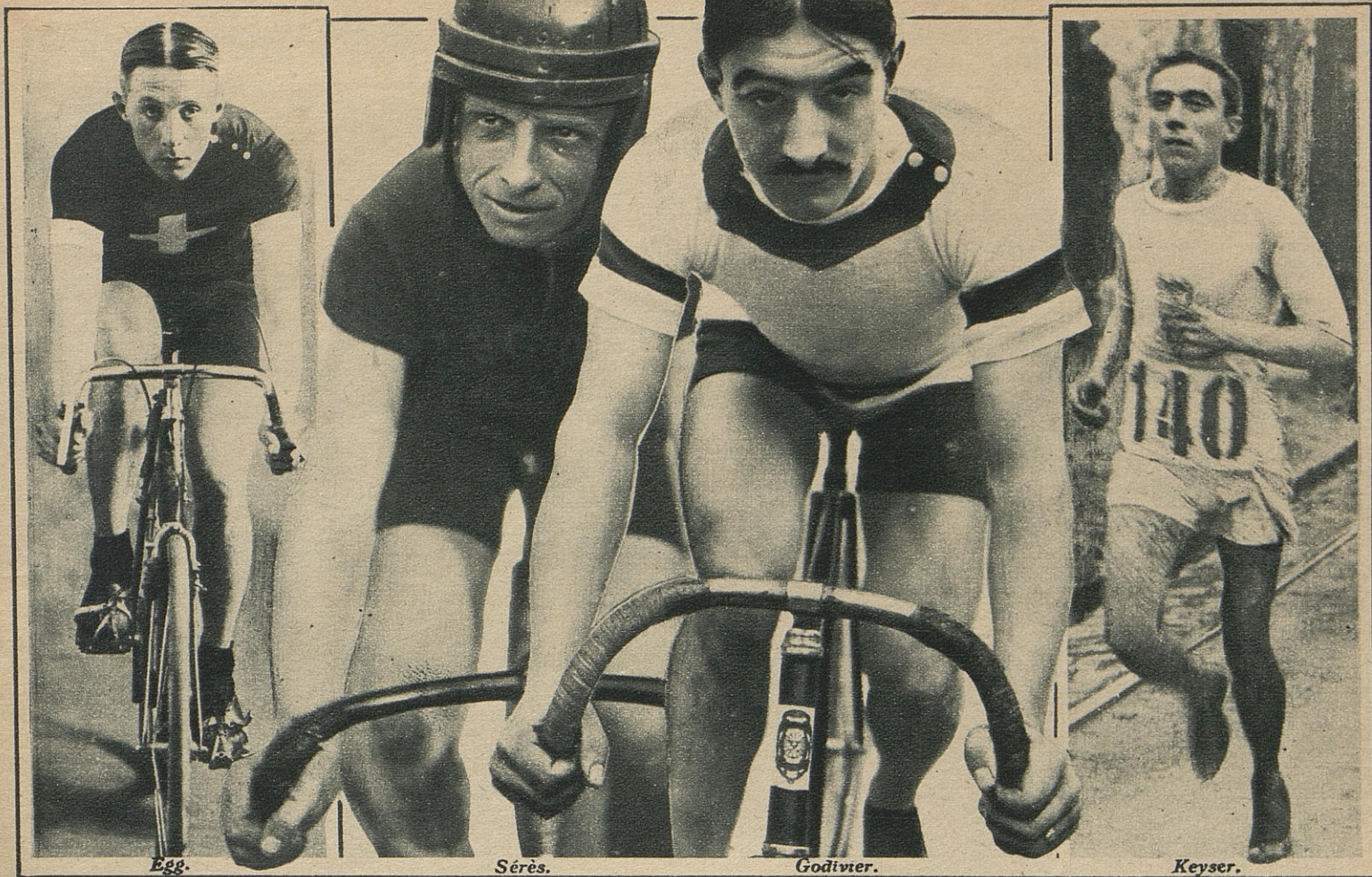
rétablie. Le Boche était battu. Un bataillon nous a relevés dans la nuit. Parfaitement, un bataillon. Nous avons fait l'office d'un bataillon.

Le 8 août, autre musique. Nous avons pris la tranchée de Montbrison. C'est du côté de Fleury. Sommes-nous un beau régiment ? On manquait de sacs à terre pour garnir la tranchée prise. Alors on a utilisé les cadavres et ça nous a fait un bon barrage.

C'est un autre régiment de la division, le régiment colonial du Maroc qui a repris le 17 août, le village de Fleury, et pour ce suc-



A L'ARRIÈRE DU FRONT, NOS SOLDATS PROCÈDENT SUR DES TRACTEURS AUTOMOBILES AUX TRAVAUX AGRICOLES



En temps de guerre plus qu'en temps de paix peut-être, les sports doivent être encouragés. Et les grandes réunions dominicales sont davantage une émulation, un entraînement que des divertissements. Cyclistes, footballeurs, coureurs à pied font leur devoir de français en ravivant l'intérêt sportif de nos jeunes gens. C'est l'imbattable Jacques

Keyser qui a remporté le criterium national de Cross Country, tandis qu'au Vélodrome d'hiver, Sérés gagnait la Coupe d'Or (80 kilomètres derrière motocyclette), et que le dimanche suivant Godivier qui avait été rejoint par Egg, dans un match-poursuite, au bout de 5 kilomètres, gagnait le Championnat d'Hiver des 100 kilomètres.

UN DEPOT DE GRENADES SAUTE A LA COURNEUVE



Photographie prise quelques minutes après l'explosion.

An lendemain de l'accident, la vie reprend à La Courneuve.

Une des maisons touchée par l'explosion.

En plein jour, le vendredi 15 mars, deux formidables explosions qui furent entendues à plus de 280 kilomètres de Paris, causaient une vive émotion dans la population parisienne qui crut un moment à une attaque diurne des gothas. Ce n'était pas les avions ennemis, mais un dépôt de grenades établi aux portes mêmes de Paris, à La Courneuve,

près de Saint-Denis, qui avait sauté, par suite d'un accident. Une trentaine de morts, un grand nombre de blessés, fort heureusement, la plupart légèrement et plusieurs usines importantes détruites, telles ont été les conséquences de cette terrible explosion qui brisa d'innombrables carreaux et vitrines dans tous les quartiers de Paris.

J'ai vu.

LE LIEUTENANT FONCK VIENT D'ABATTRE SON 29^e AVION



Le général Pelletier décore Fonck.

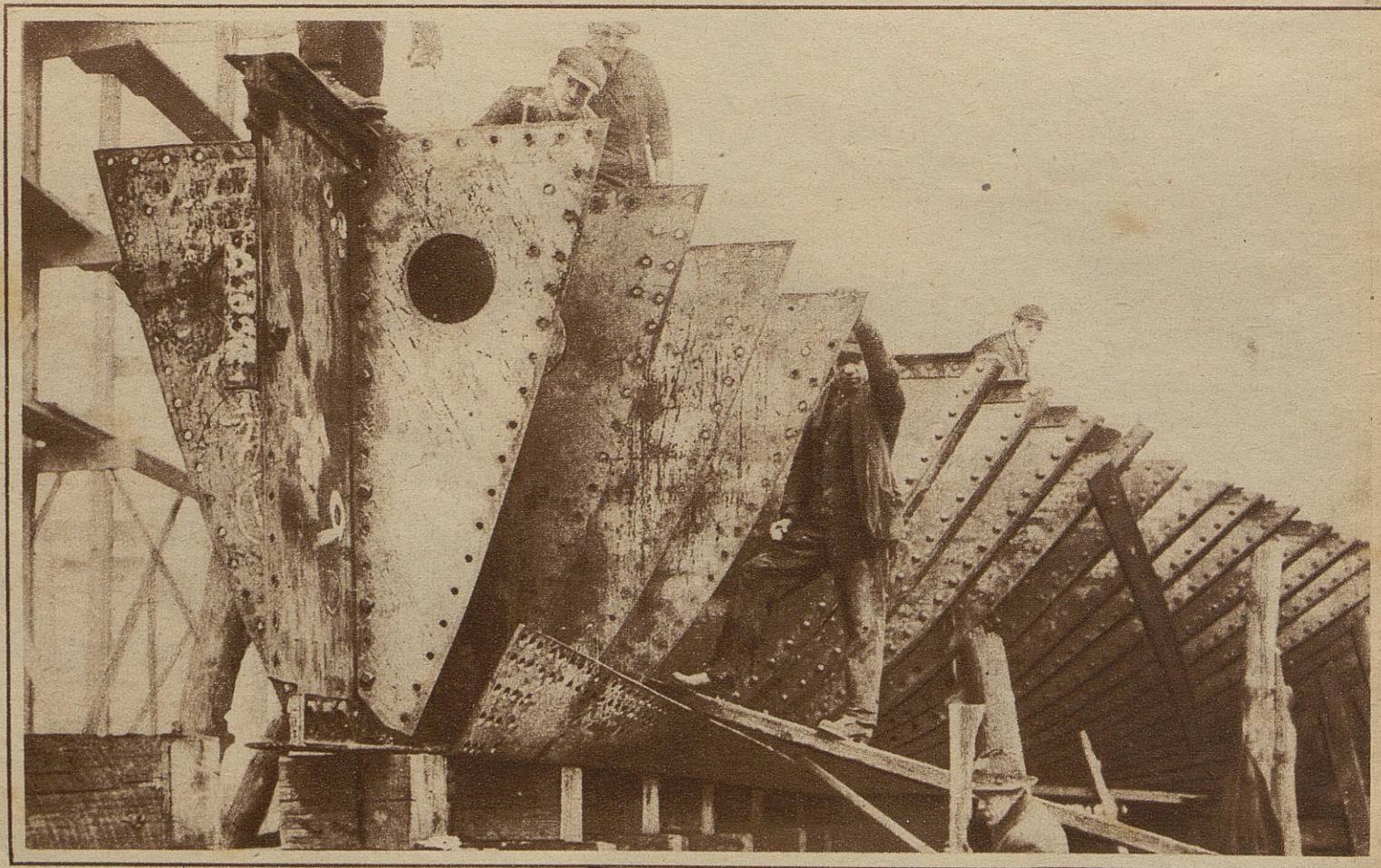
Le second de nos "as".

Fonck félicité par le roi des Belges.

Fonck occupe après Nungesser la première place du palmarès des "as". Et c'est peut-être le plus remarquable parmi nos champions de chasse dont plusieurs pourtant sont fameux. Il remporta sa première victoire,

comme régleur le 6 août 1916 et triompha de son second boche le 17 mars 1917. Que de victoires en un an ! Il n'a, paraît-il, au cours des centaines de combats qu'il a livrés, jamais reçu une balle dans son avion.

... ET L'AMÉRIQUE QUI CONSTRUIT SANS CESSER DES NAVIRES POUR L'ENTENTE



Voici encore un bateau monstre en chantier. On sait que l'Amérique a voté pour leur construction un budget de près de 7 milliards, et qu'une armée industrielle de 500 000 hommes est mobilisée pour la mise au point

et l'achèvement cette année d'une flotte de 6 000 000 de tonnes. « Quoi que ce soit que l'Amérique entreprenne, elle le fait », disait, il y a quelques mois, un de leurs hommes d'Etat. Nous pouvons donc avoir confiance...

SUR UN LIVRE, CETTE MARQUE



EST LA MARQUE DU SUCCÈS

LES LIVRES LES PLUS DEMANDÉS :

LÉO LARGUIER
LES HEURES DÉCHIRÉES
(NOTES DU FRONT) Illustrations de R. DILIGENT
Un volume in-18. ... Net 4 fr. »

CLAUDE FRÉMY
PLUS PRÈS DE TOI
CEUX DE KITCHENER EN FRANCE
Un volume in-18. ... Net 4 fr. »

PIERRE MAC ORLAN
LE CHANT DE L'ÉQUIPAGE
ROMAN D'AVENTURES Illustrations de GUS BOFA.
Un volume in-18. ... Net 4 fr. »

GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française
L'ÉNIGME DE CHARLEROI
(Que s'est-il passé à Charleroi?)
Un volume in-18, 128 pages, 4 cartes... Net 1 fr. 50

JACQUES MORTANE
CHASSEURS DE BOCHES
Couverture en couleurs de DAGUET
Un volume in-18. ... Net 4 fr. »

ERIC ALLATINI
SAVOIA! (LA GUERRE DES CIMES)
(Couverture en couleurs de CAPPIELLO)
Un volume in-18. ... Net 2 fr. »

Capitaine LANGEVIN
CAVALIERS DE FRANCE
Illustrations de GÉRARD COCHET. Préface de Théodore CHÈZE.
Un volume in-18. ... Net 4 fr. »

ROBERT SCHEFFER
ORIENT ROYAL
(Cinq ans à la Cour de Roumanie)
Un volume in-18. ... Net 4 fr. »

CH. DERENNES
CASSINOU VA-T-EN GUERRE
Illustrations de LÉON FAURET
Un volume in-18. ... Net 4 fr. »

D^r LUCIEN-GRAUX
LE MOUTON ROUGE
(Contes de guerre)
Un volume in-18. ... Net 4 fr. »

D^r LUCIEN-GRAUX
LES FAUSSES NOUVELLES
DE LA GRANDE GUERRE
Deux volumes grand in-16. ... Net 12 fr. »

HENRY DECOIN
JEPH, LE ROMAN D'UN AS
Préface de G. DE PAWLOWSKI
Un volume in-18. ... Net 4 fr. »

VICTOR BREYER
LES FLANDRES EN KHAKI
Couverture dessinée par HAUTOT. Préface de C. FAROUX.
Un volume in-18, 104 pages... Net 2 fr. »

GASTON SORBETS
LUEURS ET REFLETS DE LA GUERRE
(Pour ceux qui ont souffert)
Un volume in-18. ... Net 4 fr. »

GERMANIA LES ALLEMANDS PEINTS PAR EUX-MÊMES
LES ALLEMANDS PEINTS PAR LES NEUTRES
Album grand in-4, très belle édition, caricatures allemandes et des pays neutres... Net 3 fr. 50

AU SOLEIL ET SUR LES MONTS
L'ÉTAPE LIBÉRATRICE LA VIE DE NOS SOLDATS ET DE
NOS ALLIÉS INTERNÉS EN SUISSE
Ouvrage illustré de 565 héliogravures. Tirage de grand luxe sur magnifique vélin.
Un volume grand in-4 (23-31), franco ... Net 30 fr.

ŒUVRES DE L'ABBÉ WETTERLÉ

Ancien député au Reichstag.

LE PROFESSEUR KURT-OSCAR MULLER (Ses lettres de 1912-1913. Son carnet de Guerre). Préface de M. Paul DESCHANEL, de l'Académie française. Couverture dessinée par HANSI.
Un volume in-18. ... Net 4 fr.
TÊTES DE BOCHES. Un vol. in-18. Net 4 fr.

PROPOS DE GUERRE. Un vol. in-18. Net 4 fr.
L'ALLEMAGNE QU'ON VOYAIT ET CELLE QU'ON NE VOYAIT PAS. —
Un volume in-18. ... Net 4 fr.
CE QU'ÉTAIT L'ALSACE-LORRAINE ET CE QU'ELLE SERA. Un vol. in-18. Net 4 fr.

FRANCE-ALSACE par Paul-Albert HELMER
Préface de M. Henri WELSCHINGER
Un volume in-18 ... Net 4 fr.

MANUAL FOR SOLDIERS IN FRANCE, par G. RUFFIER
Petit volume relié, format de poche ... Net 3 fr.

MANUAL FOR WAR-WOMEN IN FRANCE
par G. RUFFIER Petit volume relié, format de poche ... Net 3 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE 30, rue de Provence, **PARIS**
TÉLÉPHONE : Bergère 39-61 ; 39-62

URODONAL

lave le sang

L'URODONAL réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates).

Rhumatismes
Goutte
Gravelle
Artério-
Sclérose
Aigreurs

COMMUNICATIONS
Ac. Médecine (10 nov. 1908)
Ac. Sciences (14 dec. 1908)



L'arthritique fait chaque mois ou après des excès de table quelconques sa cure d'URODONAL, qui, drainant l'acide urique, le met à l'abri d'une façon certaine des attaques de goutte, de rhumatismes ou de coliques néphrétiques. Dès que les urines deviennent rouges ou contiennent du sable, il faut, sans tarder, recourir à l'URODONAL.

L'OPINION MÉDICALE :

« Il nous a été donné d'observer des entérites aiguës d'origine infectieuse, des fièvres typhoïdes et des appendicites chez des individus assez touchés au point de vue artério-scléreux ou rénal et soumis au régime répété de l'Urodonal depuis un certain temps, nous avons été frappés de l'absence de complications médicales ou chirurgicales et de la guérison relativement rapide alors que l'état de l'organisme ne le faisait guère espérer. »

Prof^r CHARVET

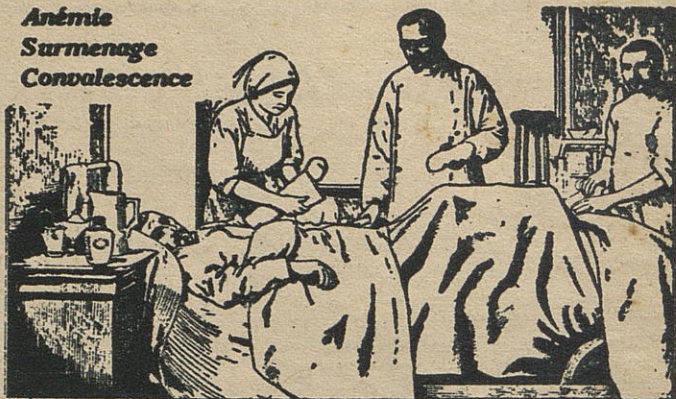
Ex-Professeur agrégé près de la Faculté de Lyon.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon franco, 8 fr. les 3 franco, 23 francs 25.

Globéol

abrège la convalescence

Anémie
Surmenage
Convalescence



GLOBÉOL augmente la résistance de l'organisme et favorise la guérison

Je puis, en outre, affirmer que le Globéol abrège notablement la convalescence, et cela s'explique aisément. Mais, d'une façon générale, on peut dire qu'il représente le spécifique par excellence de toute maladie de langueur. C'est un tonique de premier ordre qui, contrairement aux excitants habituels, manifeste une action réellement utile et persistante. Il abrège la convalescence et augmente, pour ainsi dire, la force de vivre, dont tout le secret réside, nous l'avons vu, dans le soutien des conditions essentielles de résistance.

C'est pourquoi nous prescrivons les cures de Globéol à la plupart de nos malades, cette médication ne rencontrant aucune contre-indication et permettant une lutte contre la déchéance hémato-génique.

D^r Étienne CAUCRANU, ancien interne à Paris.

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris. Le flacon, franco 7 fr. 20; les 3 flacons, franco 20 francs.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Excellent produit non toxique décongestionnant, antitumor-rhéique, résolutif et cicatrisant.



L'antiseptique que toute femme doit avoir sur sa table de toilette.

Exigez la nouvelle forme en comprimés, très rationnelle et très pratique.

Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.

— Avec cette boîte de Gyraldose, vous n'aurez plus ni malaises, ni ennuis.

L'OPINION MÉDICALE :

« En résumé, nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'uréthrite, la métrite, la salpingite, et en toutes circonstances le médecin devra se rappeler l'adage bien connu : « La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime. »

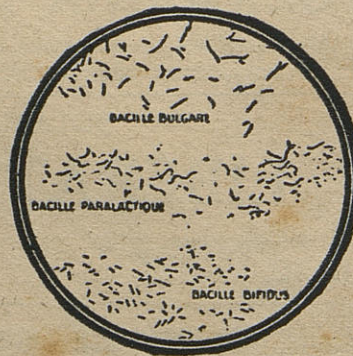
D^r HENRI RAJAT,

Docteur en sciences de l'Université de Lyon, Chef du Laboratoire des Hôpitaux Civils, Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy.

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. La boîte 5 fr. 30; les 3 fr. 20. La grande boîte 7 fr. 20; les 3, fr. 20.

SINUBÉRASE

Policier de l'intestin



Ferments lactiques trapus et vivaces, préconisés par le Professeur Metchnikoff, de l'Institut Pasteur, contre les fermentations intestinales anormales, causes de l'auto-intoxication des maladies de peau, de la vieillesse prématurée, des diarrhées.

6 comprimés par jour peuplent l'intestin d'une garnison de bons microbes lactiques (bulgares, paralactiques, bifidus) policiers énergiques et vigilants.

L'OPINION MÉDICALE :

« Nous savons de quoi est formée la Sinubérase : ferments lactiques, levure de bière, principes actifs des touraillons, c'est-à-dire des produits qui ont été les mieux étudiés parmi tous ceux qu'on a préconisés dans le traitement des infections intestinales. Tous les trois peuvent agir simultanément, se prêtent un concours réciproque, mais si, pour une cause quelconque, l'un ou l'autre échoue, n'en est-il pas un troisième tout prêt à le suppléer? A l'avantage sérieux, qui plaide en faveur de la formule et qui fait que, en raison de la constance des résultats, la Sinubérase est de plus en plus appréciée. »

D^r DE FAUCHER,

Ancien Médecin de la Marine, Médecin consultant à Royan.

Etabl^{ts} Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, fco 7 fr. 20, les 3, fco 20 fr.